

ARELAL LYON

Association Régionale des Enseignants de Langues Anciennes de Lyon

Tà ζῷα ἀεὶ τρέχει

Petite anthologie de textes animaliers



Numéro spécial Mars 2020

INTRODUCTION

Si Plutarque ne trouvait « point si grande distance de bête à bête comme [...]. d'homme à homme », Montaigne, lui, a considéré qu'« il y a plus de différence de tel homme à tel homme qu'il n'y en a de tel homme à telle bête ». La douceur sceptique qu'il a manifestée à l'encontre des bêtes se situe à l'opposé de la dureté avec laquelle la plupart des philosophes excluent l'animal de notre monde : dureté cartésienne¹ qui considère la ressemblance entre les bêtes et nous comme l'erreur la plus grande héritée de notre enfance ; ou bien dureté heideggerienne², par exemple, qui interdit d'exister avec les animaux qui vivent dans notre compagnie et de se mettre à leur place. Que dit le monde antique ?

Le recueil que nous vous proposons ne prétend pas répondre à cette question complexe : l'idée en a germé à la lecture des programmes du second degré, aussi bien du collège que du lycée, de langues anciennes que de la spécialité « humanités » et nous avons pensé qu'il entrerait en résonance avec le thème du Festival européen de Latin et de Grec de cette année. Nous avons souhaité présenter une anthologie de textes qui vienne soutenir l'élaboration de cours. Devant l'immense matériau qui nous était offert, des considérations aristotéliciennes aux premiers essais de médecine vétérinaire d'Hippocrate, nous avons dû opérer des choix quant aux textes mettant en scène des animaux. Nous avons donc sélectionné aussi bien de grands « classiques », très connus mais pas aisément accessibles, même sur la Toile, que des pièces moins célèbres, telles *mulomedicinae* ou encore le chapitre sur les insectes. En revanche, nous avons choisi d'exclure les métamorphoses animales ainsi que les fables parce qu'elles sont, le plus souvent, à portée de main.

Nous avons décidé, en outre, d'alterner textes courts et textes longs pour en faciliter l'utilisation avec les élèves, dans une optique multifonctionnelle : lectures, version, « micro-traductions », travaux de groupes, questionnements philosophiques ou littéraires... Selon les niveaux de classe et au gré de la liberté des enseignants. Nous avons, également, cherché à créer parfois des échos entre textes pour mieux permettre une approche comparative. Nous aurions aimé pouvoir intégrer plus d'images mais nous sommes limités par la question des droits³.

Le recueil s'organise par typologie des animaux et, à l'intérieur de chaque typologie, nous avons procédé par ordre chronologique. Les traductions, dans leur quasi-totalité, proviennent des sites *Itinera Electronica* et *Hodoi Elektronikai*.

¹ Lettre de Descartes à Morus du 5 février 1649, éd. Alquié, Classiques Garnier, vol. III, p. 884 : « Mais le plus grand de tous les préjugés que nous avons retenu de notre enfance, est celui de croire que les bêtes pensent. »

² Le « Mitgehen » heideggerien signifie un accompagnement sans partage, ou une transposition. Il doit se substituer à l'« Einfühlung » (empathie) à l'égard des bêtes.

³ Nous vous recommandons le petit livre qui a accompagné l'exposition Bestiaire du Moyen-Âge, Thierry Delcourt et Marie-Hélène Tesnière, *Bestiaire du Moyen Âge. Les animaux dans les manuscrits*, Ed. Somogy, 2004, ainsi que Claudine Dauphin, *Les Animaux dans le Monde Antique. Le Bestiaire Levett Orient et Méditerranée – Monde byzantin*, CNRS-Collège de France, Paris, et University of Wales, Trinity St David's, Lampeter, 2016.

Les traductions non renseignées proviennent de nos soins. Une liste des traducteurs se trouve en fin de recueil.

Il me faut remercier vivement les membres du bureau qui ont participé, dans des délais très courts, à la confection de ce modeste opus, qui se sont attelés à la tâche, bien souvent ingrate et chronophage, de la mise en page et de la relecture. Nous espérons que ce dossier vous sera utile, nous vous serions reconnaissants de nous en faire un retour, par le biais qu'il vous plaira, à l'aide de la fiche jointe ci-dessous.

Florence Garambois

Ont participé à ce numéro

- Marina Avenas**
- Emmeline Baud**
- Florence Garambois**
- Jérémie Pinguet**
- Nicolas Redoutey**
- Bétarice Seigneur**
- Cécile Triboulet**
- Christine Vuillard**

Votre avis nous intéresse

Merci de prendre le temps de répondre à ces quelques questions, sur papier libre, par voie électronique (lca@arelal.fr) ou encore un commentaire sur notre site (<https://arelal.fr/>).

- Ce recueil vous a-t-il paru utile pour la construction de vos séquences ?
- L'avez-vous utilisé ?
- Qu'auriez-vous aimé y trouver qui n'y était pas ?
- Les textes vous ont-ils semblé accessibles ?
- Les textes vous ont-ils semblé intéressants ?
- Les textes vous ont-ils semblé originaux ?

Autres suggestions :

I. Le cadre général : connaître l'animal et se connaître

A. Georges Cuvier, *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes, discours préliminaire*⁴ (1812).

Publié au moment où Cuvier commence à accumuler les honneurs, le Discours préliminaire de 1812 constitue la première étape de la constitution d'une véritable anatomie comparée, discipline que le savant français n'invente pas, mais qu'il refonde et dont le propos fascinera les auteurs contemporains, et tout particulièrement Balzac⁵. Dans l'extrait que nous reproduisons, Cuvier prend acte, en quelque sorte, de la fin des grandes découvertes, dont les expéditions de Cook ou La Pérouse marquent l'aboutissement. Car si l'Afrique intérieure (et dans une moindre mesure, une partie de l'Océanie) reste encore à cette époque « le tombeau de l'homme blanc », Cuvier estime que la seule connaissance des côtes permet de se faire une idée juste et vraisemblablement complète de la mégafaune des continents découverts, au moins de façon indirecte. Pour le prouver, Cuvier prend l'exemple de l'Antiquité, se livrant au passage à une somme d'érudition quant aux connaissances zoologiques des anciens, et qui, pour l'essentiel, demeure parfaitement valable.

Il n'a donc fallu à aucune époque un temps bien long pour que les nations civilisées qui ont fréquenté les côtes d'un grand pays en connussent assez bien les animaux considérables, ou frappants par leur configuration.

Les faits connus répondent à ce raisonnement. Quoique les anciens n'aient point passé l'Imaüs et le Gange, en Asie, et qu'ils n'aient pas été fort loin en Afrique, au-delà de l'Atlas, ils ont réellement connu tous les grands animaux de ces deux parties du monde ; et, s'ils n'en ont pas distingué toutes les espèces, c'a été à cause de leur ressemblance, qui les leur faisait confondre, et non parce qu'ils n'avaient pas pu les voir, ou en entendre parler.

Ils connaissaient l'éléphant, et l'histoire de ce quadrupède est plus exacte dans Aristote que dans Buffon.

Ils n'ignoraient même pas une partie des différences qui distinguent les éléphants d'Afrique de ceux d'Asie.

Ils connaissaient les rhinocéros à deux cornes. Domitien en fit voir à Rome, et en fit graver sur ses médailles. Pausanias le décrit fort bien.

Le rhinocéros unicorn, tout éloignée qu'est sa patrie, leur était également connu. Pompée en fit voir un à Rome. Strabon en décrivit exactement un autre à Alexandrie.

L'hippopotame n'a pas été si bien décrit que les espèces précédentes ; mais on en trouve des figures très exactes sur les monuments faits par les Romains, et représentant des choses relatives à l'Égypte, telles que la statue du Nil, la mosaïque de Palestrine, et un grand nombre de médailles. En effet, les Romains en ont vu plusieurs fois ; Scaurus, Auguste, Antonin, Commode, Héliogabale, Philippe et Carinus leur en montrèrent.

Les deux espèces de chameaux, celui de Bactriane et celui d'Arabie, sont déjà fort bien décrites et caractérisées par Aristote.

⁴ Édition de P. Pellegrin, Garnier-Flammarion, 1992, pp. 83-87.

⁵ On rappellera l'envolée lyrique de ce dernier au premier chapitre de la *Peau de Chagrin*, lorsque Raphaël rend visite à l'antiquaire : « Cuvier n'est-il pas le plus grand poète de notre siècle ? Lord Byron a bien reproduit par des mots quelques agitations morales, mais notre immortel naturaliste a reconstruit des mondes avec des os blanchis, a rebâti comme Cadmus des cités avec des dents, a repeuplé mille forêts de tous les mystères de la zoologie avec quelques fragments de houille, a retrouvé des populations de géants dans le pied d'un mammouth. (...) ».

Les anciens ont connu la girafe, ou chameau-léopard ; on en a même vu une vivante à Rome, dans le cirque, sous la dictature de Jules César, l'an de Rome 708 ; il y en avait eu dix de rassemblées par Gordien III, qui furent tuées aux jeux séculaires de Philippe.

Si on lit avec attention les descriptions de l'hippopotame, données par Hérodote et par Aristote, et que l'on croit empruntées d'Hécataée de Milet, on trouvera qu'elles doivent avoir été composées avec elles de deux animaux différents, dont l'un était peut-être le véritable hippopotame, et dont l'autre était certainement le gnou (*Antilope gnu*, Gmel).

Le sanglier d'Éthiopie d'Agatharchide, qui avait des cornes, était bien notre sanglier d'Éthiopie d'aujourd'hui, dont les énormes défenses méritent presque autant le nom de corne que celles de l'Éléphant.

Le bubale, le nagor sont décrits par Pline ; la gazelle, par Élien ; l'oryx, par Oppien ; l'axis l'était dès le temps de Ctésias.

Élien décrit fort bien le *bos-grunniens*, sous le nom de bœuf dont la queue sert à faire des chasse-mouches.

Le buffle n'a pas été domestiqué chez les anciens ; mais le bœuf des Indes, dont parle Élien, et qui avait des cornes assez grandes pour tenir trois amphores, était bien la variété du buffle, appelé *arni*.

Les anciens ont connu les bœufs sans cornes, les bœufs d'Afrique, dont les cornes attachées seulement à la peau se remuaient avec elle ; les bœufs des Indes, aussi rapides à la course que des chevaux ; ceux qui ne surpassent pas un bouc en grandeur ; les moutons à large queue, ceux des Indes grands comme des ânes.

Toutes mêlées de fables que sont les indications données par les anciens sur l'aurochs, sur le renne, et sur l'élan, elles prouvent toujours qu'ils en avaient quelque connaissance ; mais que cette connaissance, fondée sur le rapport de peuples grossiers, n'avait point encore été soumise à une critique judicieuse.

L'ours blanc a été vu même en Égypte sous les Ptolémées.

Les lions, les panthères, étaient communs à Rome dans les jeux : on les y voyait par centaines ; on y a vu même quelques tigres ; l'hyène rayée, le crocodile du Nil y ont paru. Il y a dans les mosaïques antiques, conservées à Rome, d'excellents portraits des plus rares de ces espèces ; on y voit entre autres l'hyène rayée, parfaitement représentée dans un morceau conservé au Muséum [sic] du Vatican ; et, pendant que j'étais à Rome, on découvrit, dans un jardin du côté de l'arc de Galien, un pavé en mosaïque de pierres naturelles assorties à la manière de Florence, représentant quatre tigres du Bengale supérieurement rendus.

Le muséum du Vatican possède un crocodile en basalte, d'une exactitude presque parfaite⁶. On ne peut guère douter que l'*hippotigre* ne fût le zèbre, qui ne vient cependant que des parties méridionales de l'Afrique⁷.

Il serait facile de montrer que presque toutes les espèces un peu remarquables de singes ont été assez distinctement indiquées par les anciens, sous les noms de pithèques, de sphynx, de satyres, de cebus, de cynocéphales, de cercopithèques.

Ils ont connu et décrit jusqu'à d'assez petites espèces de rongeurs, quand elles avaient quelque conformation ou quelque propriété notable. Mais les petites espèces ne nous importent point relativement à notre objet, et il nous suffit d'avoir montré que toutes les grandes espèces remarquables aujourd'hui en Europe, en Asie ou en Afrique, étaient déjà connues des anciens, d'où nous pouvons aisément conclure que s'ils ne font point mention

⁶ Il n'y a d'erreur qu'un ongle de trop au pied de derrière. Auguste en avait montré trente-six (Dion. *Lib. LV*). [Note de G. Cuvier].

⁷ Caracalla en tua un dans le cirque (Dion. *lib. LXXVII*). [Note de G. Cuvier].

des petites, ou s'ils ne distinguent point celles qui se ressemblent trop, comme les diverses gazelles et autres, ils en ont été empêchés par le défaut d'attention et de méthode, plutôt que par les obstacles du climat.

B. PLUTARQUE (46-125 p.C.) – Quel est le juste rapport entre l'homme et l'animal ?

(PLUT. M. 63 Estienne 964f-965b ; trad. DR)

L'Intelligence des animaux (ou dans sa forme complète : Des animaux terrestres ou aquatiques lesquels sont les plus intelligents⁸) constitue l'un des petits traités moraux de Plutarque. Celui-ci prend la forme extrêmement rhétorique d'un dialogue factice entre deux personnes d'âge mûr (Soclaros et Aristoboulos) menant à la joute oratoire entre deux jeunes gens (Aristotimus et Phédimios), plaidant chacun pour un règne animal différent.

[ΣΩΚΛΑΡΟΣ] Οὐ γὰρ ἀδικοῦσιν οἱ τὰ μὲν ἄμικτα καὶ βλαβερὰ κομιδῇ κολάζοντες καὶ ἀποκτιννύοντες, τὰ δ' ἡμερα καὶ φιλάνθρωπα ποιούμενοι τιθασὰ καὶ συνεργὰ χρείας, πρὸς ἣν ἔκαστον εὗ πέφυκεν, « Ἰππων ὅνων τ' ὄχεια καὶ ταύρων γονάς, » ὃν ὁ Αἰσχύλου Προμηθεύς « δοῦναι » φησὶν ἡμῖν « ἀντίδουλα καὶ πόνων ἐκδέκτορα » · κυσὶ δὲ χρώμενοι προφυλάττουσιν, αἰγάς τε καὶ ὅις ἀμελγομένας καὶ κειρομένας νέμοντες. Οὐ γὰρ ἀναιρεῖται τὸ ζῆν οὐδὲ βίος ἀπόλλυται τοῖς ἀνθρώποις, ἀν μὴ λοπάδας ἵχθυῶν μηδ' ἡπατα χηνῶν ἔχωσι μηδὲ βοῦς μηδ' ἐρίφους κατακόπτωσιν ἐπ' εὐωχίᾳ, μηδ' ἀλύοντες ἐν θεάτροις μηδὲ παίζοντες ἐν θήραις τὰ μὲν ἀναγκάζωσι τολμᾶν ἄκοντα καὶ μάχεσθαι, τὰ δὲ μηδ' ἀμύνεσθαι πεφυκότα διαφθείρωσι. Τὸν γὰρ παίζοντα καὶ τερπόμενον οἶμαι συμπαίζουσι δεῖν χρῆσθαι καὶ ἴλαροῖς, οὐχ ὕσπερ ὁ Βίων ἔλεγε τὰ παιδάρια παίζοντα τῶν βατράχων τοῖς λίθοις ἐφίεσθαι, τοὺς δὲ βατράχους μηκέτι παίζοντας ἀλλ' ἀληθῶς ἀποθνήσκειν, οὕτω κυνηγεῖν καὶ ἀλιεύειν, ὀδυνωμένοις τερπομένους καὶ ἀποθνήσκουσι, τοῖς δ' ἀπὸ σκύμνων καὶ νεοσσῶν ἐλεεινῶς ἀγομένοις. Οὐ γὰρ οἱ χρώμενοι ζώοις ἀδικοῦσιν, ἀλλ' οἱ χρώμενοι βλαβερῶς καὶ ὀλιγάρως καὶ μετ' ὀμότητος.

On n'est pas injuste en punissant de mort les animaux nuisibles et qui ne sont pas de société avec l'homme ; on ne l'est pas non plus lorsqu'on apprivoise les animaux domestiques et amis de l'homme, et qu'on les emploie aux travaux auxquels la nature les a rendus propres. Tels sont les jeunes bœufs, les ânes, les chevaux, qui, suivant le Prométhée d'Eschyle, nous ont été donnés "Afin de partager nos utiles travaux". Ainsi l'on se sert des chiens pour garder les chèvres et les brebis, pendant qu'on les fait paître, qu'on les trait ou qu'on les tond. Mais on n'ôte point aux hommes les nécessités et les ressources de la vie parce qu'on ne leur sert point des plats remplis de poissons et de foie gras ; qu'ils n'ont pas dans leurs banquets des bœufs et des chevreaux entiers à découper ; ou que pour se divertir sur leurs théâtres et se donner le plaisir de la chasse, ils ne peuvent plus forcer des animaux à se battre, ou en égorguer d'autres que la nature a laissés sans défense. On ne doit jouer et s'amuser qu'avec ceux qui peuvent partager nos plaisirs, et ne pas imiter ces enfants qui, comme disait Bion, s'amusent à jeter des pierres aux grenouilles ; mais les grenouilles, loin de se plaire à ce jeu, en sont les victimes. Il ne faut pas non plus s'exercer à la chasse ou à la pêche pour le plaisir de voir souffrir des animaux, de les égorguer, et surtout d'arracher cruellement des petits à leur mère. Car ce n'est pas l'usage même des animaux qui en soi est injuste ; c'est l'abus qu'on en fait, c'est la violence, c'est la barbarie avec laquelle on les traite.

⁸ Πότερα τῶν ζώων φρονιμώτερα τὰ χερσαῖα ἢ τὰ ἔνδυοα, également abrégé *De sollertia animalium* dans certains recueils. Nous reprenons la numérotation de l'humaniste Estienne, qui est suivie par l'édition Budé (PLUTARQUE, *Oeuvres Morales*, tome XIV, 1^{re} partie, traité 63, *L'intelligence des animaux*, texte établi et traduit par Jean Bouffartigue, Les Belles Lettres, 2012).

II. Les animaux familiers (dont les oiseaux de compagnie)

A. HOMÈRE (VIII a.C. ?) – La mort du chien Argos retrouvant son maître.

(HOM. *Od.* 17, 291 sqq ; trad. LL)

Ἄν δὲ κύων κεφαλήν τε καὶ οὐατα κείμενος ἔσχεν, Ἀργος, Ὄδυσσηος ταλασίφρονος, ὃν ὃς ποτ' αὐτὸς θρέψε μέν, οὐδ' ἀπόνητο, πάρος δ' εἰς Ἰλιον ἰρήν ὥχετο. Τὸν δὲ πάροιθεν ἀγίνεσκον νέοι ἄνδρες αἴγας ἐπ' ἀγροτέρας ἡδὲ πρόκας ἡδὲ λαγωούς· δὴ τότε κεῖτ' ἀπόθεστος ἀποιχομένοιο ἄνακτος, ἐν πολλῇ κόπῳ, ἥ οἱ προπάροιθε θυράων ἡμιόνων τε βοῶν τε ἄλις κέχυτ', ὅφρ' ἀν ἄγοιεν δμῶες Ὄδυσσηος τέμενος μέγα κοπρήσοντες· ἔνθα κύων κεῖτ' Ἀργος, ἐνίπλειος κυνοραιστέων. δὴ τότε γ', ὡς ἐνόησεν Ὄδυσσεα ἐγγὺς ἐόντα, οὐρῇ μέν ὅργῳ ἔσηνε καὶ οὐατα κάββαλεν ἄμφω, ἀσσον δ' οὐκέτ' ἔπειτα δυνήσατο οἴο ἄνακτος ἐλθέμεν· αὐτὰρ ὁ νόσφιν ἴδων ἀπομόρξατο δάκρυ, ρεῖα λαθῶν Εὔμαιον, ἄφαρ δ' ἐρεείνετο μύθω· « Εὔμαι', ἥ μάλα θαῦμα, κύων ὅδε κεῖτ' ἐνί κόπῳ. καλὸς μὲν δέμας ἐστίν, ἀτὰρ τόδε γ' οὐ σάφα οἶδα, εἰ δὴ καὶ ταχὺς ἔσκε θέειν ἐπὶ εἰδεῖ τῷδε, ἥ αὐτως οἶοι τε τραπεζῆες κύνες ἀνδρῶν γίγνοντ' ἀγλαῖης δ' ἔνεκεν κομέουσιν ἄνακτες. » Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφης, Εὔμαιε συβῶτα· « καὶ λίην ἀνδρός γε κύων ὅδε τῆλε θανόντος. Εἰ τοιόσδ' εἴη ἡμὲν δέμας ἡδὲ καὶ ἔργα, οἶόν μιν Τροίηνδε κιῶν κατέλειπεν Ὄδυσσεύς, αἴψα κε θηήσαιο ἴδων ταχυτῆτα καὶ ἀλκήν. Οὐ μὲν γάρ τι φύγεσκε βαθείης βένθεσιν ὄλης κνώδαλον, ὅττι δίοιτο· καὶ ἵχνεσι γάρ περιήδη· νῦν δ' ἔχεται κακότητι, ἄναξ δέ οἱ ἄλλοθι πάτροις ὠλετο, τὸν δὲ γυναικες ἀκηδέες οὐ κομέουσι. δμῶες δ', εὗτ' ἀν μηκέτ' ἐπικρατέωσιν ἄνακτες, οὐκέτ' ἔπειτ' ἐθέλουσιν ἐναίσιμα ἐργάζεσθαι· ἡμισυ γάρ τ' ἀρετῆς ἀποαίνυται εὐρύοπα Ζεὺς ἀνέρος, εὗτ' ἀν μιν κατὰ δούλιον ἥμαρ ἔλησιν. » Ός εἰπών εἰσῆλθε δόμους εὖ ναιετάοντας, βῆ δ' ιθὺς μεγάροιο μετὰ μνηστῆρας ἀγανούς. Ἀργον δ' αὖ κατὰ μοῖρ' ἔλαβεν μέλανος θανάτοιο, αὐτίκ' ἴδοντ' Ὄδυσσηα ἐεικοστῷ ἐνιαυτῷ.

Et un chien, qui était couché là, leva la tête et dressa les oreilles. C'était Argos, le chien du malheureux Odysseus qui l'avait nourri lui-même autrefois, et qui n'en jouit pas, étant parti pour la sainte Ilios. Les jeunes hommes l'avaient autrefois conduit à la chasse des chèvres sauvages, des cerfs et des lièvres ; et, maintenant, en l'absence de son maître, il gisait, délaissé, sur l'amas de fumier de mulets et de bœufs qui était devant les portes, et y restait jusqu'à ce que les serviteurs d'Odysseus l'eussent emporté pour engraisser son grand verger. Et le chien Argos gisait là, rongé de vermine. Et, aussitôt, il reconnut Odysseus qui approchait, et il remua la queue et dressa les oreilles ; mais il ne put pas aller devant de son maître, qui, l'ayant vu, essuya une larme, en se cachant aisément d'Eumaios. Et, aussitôt, il demanda à celui-ci :

— Eumaios, voici une chose prodigieuse. Ce chien gisant sur ce fumier a un beau corps. Je ne sais si, avec cette beauté, il a été rapide à la course, ou si c'est un de ces chiens que les hommes nourrissent à leur table et que les Rois élèvent à cause de leur beauté.

Et le porcher Eumaios lui répondit :

— C'est le chien d'un homme mort au loin. S'il était encore, par les formes et les qualités, tel qu'Odysseus le laissa en allant à Troiè, tu admirerais sa rapidité et sa force. Aucune bête fauve qu'il avait aperçue ne lui échappait dans les profondeurs des bois, et il était doué d'un flair excellent. Maintenant les maux l'accablent. Son maître est mort loin de sa patrie, et les servantes négligentes ne le soignent point. Les serviteurs, auxquels leurs maîtres ne commandent plus, ne veulent plus agir avec justice, car le retentissant Zeus ôte à l'homme la moitié

	de sa vertu, quand il le soumet à la servitude. Ayant ainsi parlé, il entra dans la riche demeure, qu'il traversa pour se rendre au milieu des illustres Prétendants. Et, aussitôt, la Kèr de la noire mort saisit Argos comme il venait de revoir Odysseus après la vingtième année.
--	--

B. HÉRODOTE (480-425 a.C.) – Le chat, animal égyptien.

(HDT 2, 66 sqq ; trad. PHL)

Πολλῶν δὲ ἐόντων ὁμοτρόφων τοῖσι ἀνθρώποισι θηρίων πολλῷ ἀν ἔτι πλέω ἐγίνετο, εἰ μὴ κατελάμβανε τοὺς αἰελούρους τοιάδε. Ἐπεὰν τέκωσι αἱ θήλεαι, οὐκέτι φοιτέοντι παρὰ τοὺς ἔρσενας. Οἱ δὲ διζήμενοι μίσγεσθαι αὐτῆσι οὐκ ἔχουσι. Πρὸς ὅν ταῦτα σοφίζονται τάδε. Ἀρπάζοντες ἀπὸ τῶν θηλέων καὶ ὑπαιρεόμενοι τὰ τέκνα κτείνονται, κτείναντες μέντοι οὐ πατέονται. Αἱ δὲ στερισκόμεναι τῶν τέκνων, ἄλλων δὲ ἐπιθυμέουσαι, οὕτω δὴ ἀπικνέονται παρὰ τοὺς ἔρσενας. Φιλότεκνον γὰρ τὸ θηρίον. Πυρκαϊῆς δὲ γενομένης θεῖα πρήγματα καταλαμβάνει τοὺς αἰελούρους. Οἱ μὲν γὰρ Αἰγύπτιοι διαστάντες φυλακὰς ἔχουσι τῶν αἰελούρων, ἀμελήσαντες σβεννύναι τὸ καιόμενον, οἱ δὲ αἰέλουροι διαδύνοντες καὶ ὑπερθρώσκοντες τοὺς ἀνθρώπους ἐσάλλονται ἐς τὸ πῦρ. Ταῦτα δὲ γινόμενα πένθεα μεγάλα τοὺς Αἰγυπτίους καταλαμβάνει. Ἐν ὄτεοισι δ' ἀν οἰκίοισι αἰέλουρος ἀποθάνῃ ἀπὸ τοῦ αὐτομάτου, οἱ ἐνοικέοντες πάντες ξυρῶνται τὰς ὄφρύας μούνας, παρ' ὄτεοισι δ' ἀν κύων, πᾶν τὸ σῶμα καὶ τὴν κεφαλήν. Απάγονται δὲ οἱ αἰέλουροι ἀποφανόντες ἐς ίρας στέγας, ἐνθα θάπτονται ταριχευθέντες, ἐν Βουβάστιπόλι.

Quoique le nombre des animaux domestiques soit très grand, il y en aurait encore plus s'il n'arrivait des accidents aux chats. Lorsque les chattes ont mis bas, elles ne vont plus trouver les mâles. Ceux-ci cherchent leur compagne ; mais, ne pouvant y réussir, ils ont recours à la ruse. Ils enlèvent adroitement aux mères leurs petits, et les tuent sans cependant en recevoir aucun dommage. Les chattes les ayant perdus, comme elles désirent en avoir d'autres, parce que cet animal aime beaucoup ses petits, elles vont chercher les mâles. Lorsqu'il survient un incendie, il arrive à ces animaux quelque chose qui tient du prodige. Les Égyptiens, rangés par intervalles, négligent de l'éteindre, pour veiller à la sûreté de ces animaux ; mais les chats, se glissant entre les hommes, ou sautant par-dessus, se jettent dans les flammes. Lorsque cela arrive, les Égyptiens en témoignent une grande douleur. Si, dans quelque maison, il meurt un chat de mort naturelle, quiconque l'habite se rase les sourcils seulement ; mais, quand il meurt un chien, on se rase la tête et le corps entier. On porte dans des maisons sacrées les chats qui viennent à mourir ; et, après qu'on les a embaumés, on les enterre à Bubastis.

C. CATULLE (84-54 a.C.) – Le moineau de Lesbie.

(CATVL. *Carm. 2*)

<p>Passer, deliciae meae puellae, quicum ludere, quem in sinu tenere, cui primum digitum dare appetenti et acris solet incitare morsus, cum desiderio meo nitenti carum nescio quid lubet iocari et solaciolum sui doloris, credo ut tum grauis acquiescat ardor : tecum ludere sicut ipsa possem et tristis animi leuare curas !</p> <p style="text-align: center;">* * *</p> <p>Tam gratum est mihi quam ferunt puellae pernici aureolum fuisse malum, quod zonam soluit diu ligatam.</p>	<p>Moineau, délices de ma maîtresse, avec lequel habituellement elle joue, qu'elle met habituellement sur son sein, à qui elle donne habituellement le bout de son doigt à becquerer, et dont elle provoque les ardentes morsures, lorsqu'elle se livre – elle, mon doux désir, – à un jeu qui a pour elle je ne sais quel charme et soulage un peu sa douleur afin, je crois, qu'ainsi s'apaise sa douloureuse ardeur ; puissé-je jouer avec toi comme elle et alléger ainsi les funestes peines de mon âme.</p> <p style="text-align: center;">* * *</p> <p>J'en suis aussi charmé que le fut, dit-on, la jeune fille agile, de la pomme d'or qui lui fit défaire sa ceinture depuis longtemps nouée.</p>
---	---

D. OVIDE (43 a.C. – 17 p.C.) – Le perroquet de Corine.

(Ov. *Am. 2, 6, 1-10* ; trad. MN)

<p>Psittacus, Eois imitatrix ales ab Indis, occidit – exequias ite frequenter, aues ! ite, piae uolucres, et plangite pectora pinnis et rigido teneras ungue notate genas ; horrida pro maestis lanietur pluma capillis, pro longa resonent carmina uestra tuba ! quod scelus Ismarii quereris, Philomela, tyranni, expleta est annis ista querela suis ; alitis in rarae miserum deuertere funus – magna, sed antiqua est causa doloris Itys. Omnes, quae liquido libratis in aere cursus, tu tamen ante alios, turtur amice, dole ! Plena fuit uobis omni concordia uita, et stetit ad finem longa tenaxque fides. Quod fuit Argolico iuuenis Phoceus Orestae, hoc tibi, dum licuit, psittace, turtur erat. Quid tamen ista fides, quid rari forma coloris, quid uox mutandis ingeniosa sonis, quid iuuat, ut datus es, nostrae placuisse puellae ? Infelix, auium gloria, nempe iaces ! tu poteras fragiles pinnis hebetare zmaragdos tincta gerens rubro Punica rostra croco. Non fuit in terris uocum simulantior ales, reddebas blaeso tam bene uerba sono ! Raptus es inuidia – non tu fera bella mouebas ; garrulus et placidae pacis amator eras. Ecce, coturnices inter sua proelia uiuunt ;</p>	<p>L'oiseau imitateur qui nous vient des Indes où se lève l'Aurore, ce perroquet n'est plus ! Habitants des airs, arrivez en foule à ses funérailles ; venez, pieux oiseaux ; frappez- vous la poitrine de vos ailes, et sillonnez de vos ongles aigus vos têtes délicates ; à défaut de pleureuses aux cheveux en désordre, arrachez vos plumes hérisées ; que vos chants funèbres remplacent le clairon aux lointains échos. Pourquoi te plaindre, Philomèle, du crime du tyran ismarien ? Les années ont dû mettre un terme à tes plaintes ; ne gémis plus que sur la fin déplorable de l'oiseau le plus rare. Le sort d'Iris fut un grand sujet de douleur, mais ce sujet est déjà bien ancien. Vous tous qui vous balancez noblement dans les plaines de l'air, et toi surtout, avant les autres, fidèle tourterelle, partagez notre deuil. Toute sa vie fut digne de la vôtre, et il se montra, jusqu'au dernier moment, ami fidèle et dévoué. Ce que fut le jeune Phocéen pour l'argien Oreste, la tourterelle le fut pour toi, ô perroquet ! tant que tu vécus. Mais que t'a servi cette fidélité ? Que t'a servi l'éclat de ton rare plumage ? Que t'a servi ta voix, si ingénieuse à imiter la nôtre ? Que t'a servi d'avoir plu à ma maîtresse, dès que tu lui fus donné ? infortuné ! tu étais la gloire des oiseaux, et tu n'es plus ! Tu pouvais, par ton plumage, éclipser la verte émeraude ; le</p>
--	--

forsitan et fiunt inde frequenter anus.
Plenus eras minimo, nec piae sermonis amore
in multos poteras ora uacare cibos.
Nux erat esca tibi, causaeque papauera somni,
pellebatque sitim simplicis umor aquae.
Viuit edax uultur ducensque per aera gyros
miluus et pluiae graculus auctor aquae ;
uiuit et armiferae cornix inuisa Mineruae,
illa quidem saeclis uix moritura nouem ;
occidit illa loquax humanae uocis imago,
psittacus, extremo munus ab orbe datum !
Optima prima fere manibus rapiuntur auaris ;
implentur numeris deteriora suis.
Tristia Phylacidae Thersites funera uidit,
iamque cinis uiuis fratribus Hector erat.
Quid referam timidae pro te pia uota puellae
uota procelloso per mare rapta Noto ?
Septima lux uenit non exhibitura sequentem,
et stabat uacuo iam tibi Parca colo.
Nec tamen ignauo stupuerunt uerba palato ;
clamauit moriens lingua : « Corinna, uale ! »
Colle sub Elysio nigra nemus ilice frondet,
udaque perpetuo gramine terra uiret.
Siqua fides dubiis, uolucrum locus ille piarum
dicitur, obscenae quo prohibentur aues.
Illic innocui late pascuntur olores
et uiuax phoenix, unica semper auis ;
explicat ipsa suas ales Iunonia pinnas,
oscula dat cupido blanda columba mari.
Psittacus has inter nemorali sede receptus
conuertit uolucres in sua uerba pias.
Ossa tegit tumulus (tumulus pro corpore
magnus) quo lapis exiguus par sibi carmen
habet : « colligor ex ipso dominae placuisse
sepulcro ; ora fuere mihi plus aue docta
loqui. »

rouge incarnat de ton bec pouvait le disputer à la pourpre ; nul oiseau sur la terre ne parlait aussi bien que toi, tant tu mettais d'art à répéter en grasseyan les sons que tu avais entendus ! Un destin jaloux t'a frappé ; tu ne volais point aux combats sanglants ; ta loquacité ne t'empêchait pas d'aimer les douceurs de la paix ; nous voyons les cailles toujours en guerre, et, à cause de cela, peut-être, vivre de longues années. La moindre nourriture te rassasait, et tu aimais trop à babiller pour aspirer sans cesse après des aliments. Une noix faisait ton repas ; quelques pavots t'invitaient au sommeil ; quelques gouttes d'eau étanchaient ta soif. Longue est la vie du vautour avide, du milan qui décrit de grands cercles au milieu des airs ; et du geai qui pronostique la pluie. Longue aussi est la vie de la corneille, odieuse à la belliqueuse Minerve ; à peine doit-elle mourir au bout de neuf siècles. Et il est mort, cet oiseau qui savait si bien imiter la voix de l'homme ; ce perroquet, présent qui nous venait des extrémités du monde ! Presque toujours les mains avares de la mort nous enlèvent d'abord les plus belles choses, et laissent s'accomplir la destinée des plus mauvaises. Thersite vit les tristes funérailles de Phylacidès, et Hector était réduit en cendres, que ses frères vivaient encore. Pourquoi rappeler les tendres voeux que fit pour toi ma maîtresse alarmée ; ces vœux qu'emporta au milieu des mers le Notus au front chargé de tempêtes ? Tu avais atteint le, septième jour qui ne devait point avoir de lendemain ; et déjà pour toi la Parque avait dévidé tout son fuseau ; ta langue cependant ne resta pas inactive et glacée à ton palais ; tu t'écrias en mourant : "Corinne, adieu !" Dans l'Élysée, sur le penchant d'une colline ; il est une forêt ombragée de chênes touffus, la terre humide y est tapissée d'un gazon éternel. Ce lieu, s'il faut en croire la fable, est, dit-on, le séjour des oiseaux dont la vie s'écoula, dans l'innocence ; les oiseaux de mauvais augure en sont exclus. Là vivent réunis les cygnes inoffensifs et l'immortel phénix, qui n'a point son semblable ; là l'oiseau de Junon étaie avec orgueil son brillant plumage, et la caressante colombe se livre aux baisers de son brûlant époux. Reçu au milieu d'eux, nouvel hôte de ces bocages, notre perroquet attire sur lui, par son babil, l'attention de ses pieux compagnons. Un tombeau recouvre ses os, tombeau petit comme

	son corps ; sur une pierre, petite aussi, se lit cette petite épitaphe : « On peut juger par ce monument combien je plus à ma maîtresse ; j'avais, pour lui parler, plus de talent qu'il n'en est donné aux oiseaux. »
--	--

E. COLUMELLE (I^{er} siècle p.C.) – Études zoologiques en marge du traité d'agriculture.

E1. Chiens de garde et chiens de berger.

(COL. *De re rust.* 7, 12 ; trad. LDB)

DE CANIBUS. Nunc ut exordio priore sum pollicitus, de mutis custodibus loquar, quamquam falso canis dicitur mutus custos. Nam quis hominum clarus aut tanta uociferatione bestiam uel furem praedicat quam iste latratu, quis famulus amantior domini, quis fidelior comes, quis custos incorruptior, quis excubitor inueniri potest uigilantior, quis denique ulti aut uindex constantior ? Quare uel in primis hoc animal mercari tuerique debet agricola, quod et uillam et fructus familiamque et pecora custodit. (2) Eius autem parandi tuendique triplex ratio est. Namque unum genus aduersus hominum insidias eligitur et id uillam quaeque iuncta sunt uillae custodit, at alterum propellendis iniuriis hominum ac ferarum et id obseruat domi stabulum, foris pecora pascentia ; tertium uenandi gratia comparatur idque non solum nihil agricolam iuuat, sed et auocat desidemque ab opere suo reddit. (3) De uillatico igitur et pastorali dicendum est, nam uenaticus nihil pertinet ad nostram professionem. Villaes custos eligendus est amplissimi corporis, uasti latratus canorique, prius ut auditu maleficum, deinde etiam conspectu terreat et tamen non numquam nec uisus quidem horribili fremitu suo fuget insidiantem. Sit autem coloris unius, isque magis eligitur albus in pastorali, niger in uillatico, nam uarius in neutro est laudabilis. Pastor album probat, quoniam est ferae dissimilis, magnoque opus interdum discrimine est in propulsandis lupis sub obscuro mane uel etiam crepusculo, ne pro bestia canem feriat. (4) Villaticus, qui hominum maleficiis opponitur, siue luce clara fur aduenit, terribilior niger conspicitur, siue noctu, ne conspiaciatur quidem propter umbrae similitudinem, quam ob rem tectus tenebris canis tutiorem adcessum habet ad insidiantem. Probatur quadratus potius quam longus aut breuis, capite tam magno, ut corporis uideatur pars maxima, deiectis et propendentibus auribus, nigris uel glaucis oculis acri lumine radiantibus, ampio uillosoque pectore, latis armis, cruribus crassis et hirtis, cauda breui, uestigiorum articulis et unguibus amplissimis, qui Graece δρακάι appellantur. Hic erit uillatici status praecipue laudandus. (5) Mores autem neque mitissimi nec rursus truces atque crudeles, quod illi furem quoque adulantur, hi etiam domesticos inuadunt. Satis est seueros esse nec blandos, ut non numquam etiam conseruos irati intuantur, semper excandescant in exteros. Maxime autem debent in custodia uigilantes conspici nec erronei, sed adsidui et circumspecti magis quam temerarii. Nam illi, nisi quod certum conpererunt, non indicant, hi uano strepitu et falsa suspicione concitantur. (6) Haec idcirco memoranda credidi, quia non natura tantum, sed etiam disciplina mores facit, ut et, cum emendi potestas fuerit, eius modi probemus et, cum educabimus domi natos, talibus institutis formemus. (7) Nec multum refert, an uillatici corporibus graues et parum ueloces sint ; plus enim comminus et in gradu quam eminus et in spatio cursu facere debent. Nam semper circa septa et intra aedificium consistunt, immo ne longius quidem recedere debent satisque pulchre funguntur officio, si et aduenientem sagaciter odorantur et latratu conterrent nec patiuntur proprius accedere uel constantius adpropinquantem uiolenter inuadunt. Primum est enim non

adtemptari, secundum est lacesitum fortiter et perseueranter uindicari. Atque haec de domesticis custodibus.

DES CHIENS. Ainsi que je l'ai promis dans le livre précédent, je vais maintenant parler des gardiens muets, quoique ce soit à tort que l'on qualifie ainsi le chien : car quel est l'homme qui annonce plus clairement et d'une voix plus forte les bêtes féroces et les voleurs, que ne le fait le chien par son aboiement ? Quel domestique aime plus son maître ? Quel compagnon est plus fidèle ? Quel gardien plus incorruptible ? Peut-on trouver une sentinelle plus vigilante ? Enfin, y a-t-il un défenseur et un vengeur plus courageux ? C'est pourquoi un des premiers soins du cultivateur est de se pourvoir d'un chien, et de le bien entretenir, puisqu'on lui confie la garde de la métairie, des produits de la terre, de la famille et des troupeaux. (2) Il y a trois choses à considérer dans son acquisition et dans son entretien. En effet, une espèce de chiens a pour mission d'éventer les embuscades dressées par des hommes, et de garder la métairie et ses dépendances ; une autre espèce, celle de repousser les attaques des malfaiteurs et des bêtes féroces, et de veiller dans l'intérieur de la ferme sur les étables, au dehors sur les bestiaux qui paissent ; quant à la troisième espèce, on ne l'achète que pour la chasse, et, loin d'être utile à l'agriculteur, elle le détourne de ses travaux et les lui fait prendre en dégoût. (3) Nous ne parlons donc que du chien de garde et du chien de berger : le chien de chasse n'appartient pas à notre profession. On choisira pour garder la métairie un chien qui ait le corps très ample, l'aboiement fort et sonore, afin qu'il épouvante le malfaiteur d'abord par sa voix et ensuite par son aspect ; ses hurlements même devront inspirer assez de terreur pour mettre souvent en fuite, sans qu'il en soit aperçu, ceux qui tendraient quelque embûche. Il faut qu'il soit d'une seule couleur : on préférera la blanche dans le chien de berger, et la noire pour celui de ferme : pour l'un et l'autre emploi, on ne fait aucun cas de ceux qui sont bigarrés. (4) Le berger choisit le blanc, parce que cette couleur diffère de celle des bêtes féroces, et que, pour repousser les loups, soit par les matinées sombres, soit au moment du crépuscule, il est souvent utile que la couleur diffère beaucoup de celle de ces animaux : en effet, si la couleur blanche ne le faisait reconnaître, on serait exposé à diriger sur le chien les coups destinés aux loups. Quant au chien de garde que l'on oppose aux mauvaises entreprises des hommes, il doit être noir, parce qu'il paraîtra plus terrible au voleur s'il fait jour, et que la nuit, il ne sera pas aperçu à cause de l'analogie de sa couleur avec celle des ténèbres, sous la protection desquelles il parviendra avec plus de sûreté à surprendre le malfaiteur en embuscade. On estime plus un chien de taille moyenne qu'un chien long ou court ; il doit avoir la tête si forte qu'elle paraisse la principale partie de son corps, les oreilles renversées et pendantes, les yeux noirs ou verdâtres, et d'une lumière éclatante, la poitrine ample et velue, les épaules larges, les jambes épaisses et couvertes d'un poil hérissé, la queue courte, les doigts des pattes et les ongles très développés : ce que les Grecs appellent *δρακαί*. Telles sont les qualités que l'on prise le plus dans le chien de ferme. (5) Il ne sera pas d'un caractère trop doux ; mais, toutefois, ni farouche ni cruel ; parce que, dans le premier cas, il pourrait aller caresser même les voleurs, et dans le second attaquer jusqu'aux gens même de la maison. Il suffit qu'il soit sévère, et non caressant, qu'il regarde quelquefois d'un œil irrité ses compagnons de servitude, et toujours avec fureur les étrangers. Surtout il doit se montrer vigilant dans sa garde, sédentaire et non vagabond, et plutôt prudent que teméraire : car le prudent n'annonce rien dont il ne soit sûr, tandis que le teméraire crie sur un vain bruit et d'après des soupçons mal fondés. (6) J'ai cru devoir entrer dans ces détails, afin que, le caractère n'étant pas seulement l'ouvrage de la nature, mais encore celui de l'éducation, on puisse, si on se trouve dans le cas d'en acheter, les choisir tels que nous venons de les dépeindre, ou, si on en élève qui soient nés à la maison, les dresser d'après ces principes. (7) Il importe peu que le chien de

garde soit pesant et peu alerte, puisque c'est plutôt de près et sur place, qu'au loin et par de longues courses, qu'il doit servir. En effet, il doit toujours se tenir dans l'enclos et près des bâtiments, surtout ne pas s'écartez, et il lui suffit, pour bien remplir ses fonctions, de flairez avec sagacité les survenants ; de les effrayer par ses aboiements, de ne pas souffrir qu'on l'approche de trop près, et de se jeter violemment sur quiconque persiste à avancer : car le premier devoir du chien est de ne pas se laisser surprendre, et le second de se venger des attaques avec vigueur et persévérence. Voilà ce qui concerne le chien qui garde la maison.

E2. COLUMELLE (I^{er} siècle p.C.) – L'ânon.

(COL. *De re rust.* 7, 1 ; trad. LDB)

DE MINORE PECORE DICTURIS, Publi Siluine, principium tenebit minor in ora Arcadiae uilis hic uolgarisque asellus, cuius plerique rusticarum rerum auctores in emendis tuendisque iumentis praecipuam rationem uolunt esse. Nec iniuria, nam etiam eo rure, quod pascuo caret, contineri potest exiguo et qualicumque pabulo contentus, quippe uel foliis spinisque uepraticis alitur uel obiecto fasce stramentorum, paleis uero, quae paene omnibus regionibus abundant, etiam gliscit. Tum imprudentis custodis uiolentiam neglegentiamque fortissime sustinet plagarum et penuriae tolerantissimus, propter quae tardius deficit quam ullum aliud armentum. Nam laboris et famis maxime patiens raro morbis adficitur. Huius animalis tam exiguae tutelae plurima et necessaria opera supra portionem respondent, cum et facilem terram, qualis in Baetica totaque Libye sit, leuibus aratis proscindat et non minima pondere uehicula trahat. Saepe etiam, ut celeberrimus poeta memorat, "tardi costas agitator aselli uilibus aut onerat pomis lapidemque reuertens incussum aut atrae massam picis urbe reportat". Iam uero molarum et conficiendi frumenti paene sollemnis est huius pecoris labor. Quare omne rus tamquam maxime necessarium instrumentum desiderat asellum, qui, ut dixi, pleraque utensilia et uehere in urbem et reportare collo uel dorso commode potest. Qualis autem species eius uel cura probatissima sit, superiore libro, cum de pretioso praeciperetur, satis dictum est.

DEVANT PARLER DU MENU BETAU, je commencerai, Publius Silvinus, par ce vil et vulgaire ânon d'Arcadie, dont la plupart des écrivains qui ont traité de l'économie rurale veulent que l'on s'occupe principalement dans l'achat et l'entretien des bêtes de somme ; et c'est avec raison : car on peut, même dans un terrain sans pâturage, avoir cet animal, qui n'est difficile ni sur la qualité ni sur la nature du fourrage : puisqu'il se nourrit de feuilles, de plantes épineuses, de branches de saule, et des bottes de sarments qu'on lui offre. On l'engraisse même avec de la paille, qui se trouve en abondance dans presque tous les pays. Il supporte résolument la négligence d'un gardien ignorant ; il endure patiemment les coups et la privation de nourriture. Aussi en tire-t-on plus longtemps des services que de toute autre bête de travail : car, supportant très bien la fatigue et la faim, il est rarement attaqué par les maladies. Les services nombreux et importants que rend cet animal, qui exige si peu de soins, dépassent ce qu'on en devrait attendre, puisqu'il peut, avec une charrue légère, labourer les champs dont la terre est facile à travailler, comme dans la Bétique et toute la Libye, et qu'il traîne les charrettes dont la charge n'est pas excessive. Souvent même, comme dit le plus célèbre de nos poètes : « Le villageois, pressant les flancs de son âne au pas tardif, le charge de fruits communs, et rapporte, à son retour de la ville, une meule ou une masse de poix noire. » Au reste, tourner la meule et moudre le grain est presque toujours la tâche principale des ânes. C'est pourquoi toute exploitation rurale en réclame un comme animal indispensable, qui, ainsi que je l'ai dit, transporte avec avantage à la ville ou en rapporte, soit sur une voiture, soit sur son dos, la plupart des objets qui sont à notre usage. Au surplus, dans le livre précédent, en traitant de l'âne de prix, nous avons assez expliqué quelle espèce il faut choisir et quels soins lui sont nécessaires.

F. STACE (49-96 p.C.) – Le perroquet d'Atédius Melior.

(STAT. S. 2, 4 ; trad. HC)

Psittace dux volucrum, domini facunda voluptas, humanae sollers imitator, psittace, linguae, quis tua tam subito paeclusit murmura fato ? Hesternas, miserande, dapes moriturus inisti nobiscum, et gratae carpentem munera mensae errantemque toris mediae plus tempore noctis vidimus. Adfatus etiam meditataque verba reddideras. At nunc aeterna silentia Lethes ille canorus habes. Cedat Phaethontia vulgi fabula : non soli celebrant sua funera cygni. At tibi quanta domus rutila testudine fulgens, conexusque ebori virgarum argenteus ordo, argutumque tuo stridentia limina cornu et querulae iam sponte fores ! vacat ille beatus carcer, et augusti nusquam convicia tecti. Huc doctae stipentur aves quis nobile fandi ius natura dedit : plangat Phoebeius ales, auditasque memor penitus demittere voces sturnus, et Aonio versae certamine picae, quiq[ue] refert iungens iterata vocabula perdix, et quae Bistonio queritur soror orba cubili : ferte simul gemitus cognataque ducite flammis funera, et hoc cunctae miserandum addiscite carmen : « occidit aeriae celeberrima gloria gentis psittacus, ille plagae viridis regnator Eoae ; quem non gemmata volucris Iunonia cauda vinceret aspectu, gelidi non Phasidis ales, nec quas umenti Numidae rapuere sub austro ; ille salutator regum nomenque locutus Caesareum et queruli quandam vice functus amici, nunc conviva levis monstrataque reddere verba tam facilis, quo tu, Melior dilecte, recluso numquam solus eras. At non inglorius umbris mittitur : Assyrio cineres adolentur amomo et tenues Arabum respirant gramine plumae Sicanisque crocis ; senio nec fessus inertis scandet odoratos phoenix felicior ignes. »

Perroquet, roi des oiseaux, éloquent charmeur de ton maître, habile imitateur de la voix humaine, perroquet, quel brusque destin t'a clos le bec ? Hier encore, malheureux, tu as mangé avec nous, et tu étais sous le coup de la mort ! Nous t'avons vu recevoir les présents d'une table reconnaissante et aller de lit en lit durant plus de la moitié de la nuit : tu parlais, réfléchissant sur nos paroles et nous les répétant. Mais aujourd'hui, toi, tu te confonds avec les éternels silences du Léthé, être sonore que tu étais. Nous ne voulons plus de la fable de Phaéton ! Les cygnes ne sont pas les seuls à chanter leur propre trépas. Quelle belle demeure tu avais, brillante de son écaille, enchaînant dans l'ivoire ses treillages d'argent, avec des portes que ton bec faisait résonner d'un bruit clair ! Les voilà maintenant qui résonnent d'elles-mêmes pour se plaindre. Vide, cette prison qui fut heureuse ! Plus jamais de moqueries sous le menu toit ! Rendez-vous ici à tous les oiseaux savants qui ont reçu de la nature le noble don de la parole ! à l'oiseau de Phébus, au sansonnet qui retient profondément les sons de voix entendus, et aux pies qu'a métamorphosées leur défaite sur les monts d'Aonie ; à la perdrix qui reproduit dans leur suite les mots qu'on lui a ressassés, à la soeur désolée qui se lamente dans sa retraite de Thrace. Oiseaux, apportez-moi tous vos gémissements, conduisez aux flammes ces restes d'un parent ; et tous, apprenez ce chant de malheur : « Il est mort, la plus haute gloire du peuple de l'air, ce perroquet, souverain vert des plaines de l'Aurore. Ni l'oiseau de Junon à la queue de pierreries ne l'égalait en beauté, ni l'oiseau du Phase glacé, ni celui que ravirent les Numides sous l'humide Auster ; lui, il saluait les rois, il disait le nom de César ; il s'était acquitté autrefois de ses lamentations pour la perte d'un ami, il faisait naguère un convive charmant, doué de tant d'aisance à nous

	<p>faire écho : avec lui, cher Melior, jamais, tu n'étais seul. Mais au moins ne part-il pas sans honneur chez les ombres. Ses cendres sont parfumées à l'amomum d'Assyrie, son tendre plumage fait respirer les baumes d'Arabie et le safran sicilien. L'oiseau pliant sous le poids des ans, le Phénix, n'est pas monté plus heureux sur son bûcher parfumé. »</p>
--	--

G. MARTIAL (40-104 p. C.) – Les oiseaux de compagnie.

(MART. *Spect.* 7, 87 ; trad. VV/NAD/JM)

<p>Si meus aurita gaudet glaucopide Flaccus, si fruitur tristi Canius Aethiope ; Publius exiguae si flagrat amore catellae, si Cronius similen cercopithecon amat ; delectat Marium si perniciousus ichneumon, pica salutatrix si tibi, Lause, placet ; si gelidum collo nectit Cadilla draconem, luscinio tumulum si Telesilla dedit : blanda Cupidinei cur non amet ora Labyrtae qui uidet haec dominis monstra placere suis ?</p>	<p>Si Flaccus, mon ami, se plaît à avoir une chouette aux longues oreilles ; si Canius est heureux de posséder un noir Éthiopien ; si Publius témoigne le plus tendre attachement pour une petite chienne ; si Cronius aime un singe qui lui ressemble ; si l'ichneumon redoutable fait l'amusement de Marius ; et toi, Lausus, si la pie qui te sauve te cause tant de plaisir ; si Cadilla lie autour de son cou un serpent glacé ; si Thelesina fit ériger un tombeau à son rossignol ; pourquoi le témoin des goûts bizarres de ses maîtres, n'aimerait-il pas la figure gracieuse de Labyca, qu'envierait Cupidon lui-même ?</p>
--	---

H. MARTIAL (40-104 p.C.) – La chienne de Publius.

(MART. *Epig.* 1, 110 ; trad. VV/NAD/JM)

<p>Issa est passere nequior Catulli, Issa est purior osculo columbae, Issa est blandior omnibus puellis, Issa est carior Indicis lapillis, Issa est deliciae catella Publi. Hanc tu, si queritur, loqui putabis ; Sentit tristitiamque gaudiumque. Collo nixa cubat capitque somnos, ut suspiria nulla sentiantur ; et desiderio coacta uentris gutta pallia non fefellit ulla, sed blando pede suscitat toroque deponi monet et rogat leuari. Castae tantus inest pudor catellae, ignorat Venerem ; nec inuenimus dignum tam tenera uirum puella. Hanc ne lux rapiat suprema totam, picta Publius exprimit tabella, in qua tam similem uidebis Issam, ut sit tam similis sibi nec ipsa. Issam denique pone cum tabella :</p>	<p>Florette est gentille, mignonne, plus agaçante et plus friponne que le moineau par Catulle chanté. Les doux baisers qu'à son ramier fidèle donne la tendre tourterelle, moins que les siens ont de suavité ; et les caresses ravissantes des vierges les plus innocentes n'ont pas autant de pureté. Près d'elle le rubis, l'opale, le diamant, la perle orientale, cessent d'être aussi précieux ; elle efface ou du moins égale tout ce qui brille sous les cieux. Elle est de Publius la compagne et l'idole, et partage avec lui sa joie ou son plaisir : si quelque mal vient la saisir, à son ami qui la console, par un regard, par un soupir, elle répond ; il semble, en l'entendant gémir, qu'elle ait le don de la parole. Modèle de fidélité près du sein de son maître au lit elle se pose, et là, paisible elle repose avec tant d'immobilité, qu'on croirait son souffle arrêté. Mais si quelque besoin la presse, amante de la propreté, de peur de rien gâter, avec délicatesse, sa patte le réveille ; il la prend, et du lit à terre la dépose ; un seul instant suffit,</p>
---	--

aut utramque putabis esse ueram,
aut utramque putabis esse pictam.

et Florette a repris sa place accoutumée. Étrangère à l'amour, sa pudeur alarmée repousse les amants : nous ne lui trouvons pas un digne compagnon pour de tendres ébats. Publius, qui du sort craint la fatale injure, pour ne point en un jour voir périr tant d'appas, a voulu qu'un portrait conservât sa figure ; c'est une autre elle-même ! et, lorsque la peinture avec l'original est placée en regard, on se dit : toutes deux sont l'ouvrage de l'art, ou toutes deux celui de la nature.

I. PLUTARQUE (46-125 p.C.) – Bucéphale, cheval d'Alexandre.

(PLVT. *Alex.* 6 ; trad. DR)

Nous proposons ici le texte de Plutarque ainsi que sa traduction latine par l'humaniste Xylander (forme hellénisée de Wilhelm Holtzmann, 1532-1576). Voir également le récit d'Arrien à propos de la ville de Bucéphalie (ci-après, texte J).

Ἐπεὶ δὲ Φιλονίκου τοῦ Θεσσαλοῦ τὸν Βουκεφάλαν ἀγαγόντος ὕνιον τῷ Φιλίππῳ τρισκαίδεκα ταλάντων, κατέβησαν εἰς τὸ πεδίον δοκιμάσοντες τὸν ἵππον, ἐδόκει τε χαλεπὸς εἶναι καὶ κομιδῇ δύσχρηστος, οὐτ' ἀναβάτην προσιέμενος οὔτε φωνὴν ὑπομένων τινὸς τῶν περὶ τὸν Φίλιππον, ἀλλ' ἀπάντων κατεξανιστάμενος, δυσχεραίνοντος δὲ τοῦ Φιλίππου καὶ κελεύοντος ἀπάγειν ὡς παντάπασιν ἄγριον καὶ ἀκόλαστον, παρὸν ὁ Ἀλέξανδρος εἶπεν· « οἶον ἵππον ἀπολλύουσι, δι' ἀπειρίαν καὶ μαλακίαν χρήσασθαι μὴ δυνάμενοι, » τὸ μὲν οὖν πρῶτον ὁ Φίλιππος ἐσιώπησε· πολλάκις δ' αὐτοῦ παραφθεγγομένου καὶ περιπαθοῦντος, « ἐπιτιμᾶς σὺ » ἔφη· « πρεσβυτέροις ὡς τι πλέον αὐτὸς εἰδὼς ἡ μᾶλλον ἵππῳ χρήσασθαι δυνάμενος ; », « τούτῳ γοῦν » ἔφη « χρησαίμην ἀνέτερον βέλτιον ». « Ἄν δὲ μὴ χρήσῃ, τίνα δίκην τῆς προπετείας ὑφέξεις ; » « ἐγὼ νὴ Δί » εἶπεν « ἀποτείσω τοῦ ἵππου τὴν τιμήν ». Γενομένου δὲ γέλωτος, εἴθ' ὄρισμοῦ πρὸς ἀλλήλους εἰς τὸ ἀργύριον, εὐθὺς προσδραμὼν τῷ ἵππῳ καὶ παραλαβὼν τὴν ἡνίαν, ἐπέστρεψε πρὸς τὸν ἥλιον, ὡς ἔοικεν ἐννοήσας ὅτι τὴν σκιὰν προπίπτουσαν καὶ σαλευομένην ὁρῶν πρὸς αὐτοῦ διαταράττοιτο. Μικρὰ δ' αὐτῷ παρακαλπάσας καὶ καταψήσας, ὡς ἔωρα πληρούμενον θυμοῦ καὶ πνεύματος, ἀπορρίψας ἡσυχῇ τὴν χλαμύδα καὶ μετεωρίσας αὐτόν, ἀσφαλῶς περιέβη. Καὶ μικρὰ μὲν περιλαβὼν ταῖς ἡνίαις τὸν χαλινόν, ἀνευ πληγῆς καὶ σπαραγμοῦ προσανέστειλεν· ὡς δ' ἔωρα τὸν ἵππον ἀφεικότα τὴν ἀπειλήν, ὁργῶντα δὲ πρὸς τὸν δρόμον, ἀφεὶς ἐδίωκεν, ἥδη φωνῇ θραυστέρᾳ καὶ ποδὸς κρούσει χρώμενος. Τῶν δὲ περὶ τὸν Φίλιππον ἦν ἀγωνία καὶ σιγῇ τὸ πρῶτον· ὡς δὲ κάμψας ὑπέστρεψεν ὁρθῶς σοβαρὸς καὶ γεγηθώς, οἵ μὲν ἄλλοι πάντες ἀνηλάλαξαν, ὁ δὲ πατήρ καὶ δακρύσαι τι λέγεται πρὸς τὴν χαράν, καὶ καταβάντος αὐτοῦ τὴν κεφαλὴν φιλήσας « ὡς παῖ » φάναι, « ζήτει σεαυτῷ βασιλείαν ἵσην · Μακεδονίᾳ γάρ σ' οὐ χωρεῖ ».

Quum Philonicus Thessalus Bucephalam tredecim talentis uenalem adduxisset ad Philippum, isque equus in campum explorandi causa deductus, ab omnibus pro effero et tractatu difficiili iudicaretur, quod nec sessorem admitteret nec uocem ullius eorum qui cum Philippo erant, sed contra omnes insurgeter, indigne ferens Philippus, ut nimis ferocem indomitumque, abduci iussit. Alexander, ut forte aderat, Qualem, inquit, equum isti perdunt ! Quum eum prae mollitie et imperitia tractare non possint. Philippus quum initio dissimulasset, saepe idem repetenti et indignanti, Tunc, ait, senioribus obloqueris, quasi rectius aliquid iis noueris, aut equum melius tractare possis ? Evidem, respondit

Alexander, rectius eo quam quisquam alias utar. Sin uero, inquit pater, quas tuae temeritatis poenas persolues ? Alexander, Pretium, inquit, profecto equi pendam. (2) Risu ad haec coorto, et mox inter eos de soluenda pecunia facta sponsione, statim ad equum accurrit, fraenoque correptum aduersus solem obuertit ; nimirum animaduertens equum umbrae quae agitata et tremens ei appropinquaret, conspectu perturbari. Deinde quum paululum palpasset manuque leniter ducta demulsiisset, ut animo spirituque repletum uidit, sensim abiecta chlamyde sese in eum extulit, tutoque consedit, leuiterque habena frenum adducens absque uerberibus atque ulla equi laceratione compescuit ; ut minas posuisse eum et iam cursus cupiditate aestuare sensit, laxata habena cursumurgebat atque iam asperiorem uocem et pedum pulsum adhibuit. Quum qui aderant cum Philippo primo anxi tacitique spectassent, postquam exsultans gaudio, rite retro acto equo, rediit, omnium acclamatione sublata, Philippus piae laetitia etiam illacrimasse commemoratur, caputque filii, quum ab equo descendisset, osculatus dixisse : O nate, regnum tibi par quaere, Macedonia enim te non capit.

Un Thessalien, nommé Philonicus, amena un jour à Philippe un cheval nommé Bucéphale, qu'il voulait vendre treize talents. On descendit dans la plaine pour l'essayer ; mais on le trouva difficile, farouche, et impossible à manier : il ne souffrait pas que personne le montât, il ne pouvait supporter la voix d'aucun des écuyers de Philippe, et se cabrait contre tous ceux qui voulaient l'approcher. Philippe, mécontent et croyant qu'un cheval si sauvage ne pourrait jamais être dompté, ordonna qu'on l'emménât. Alexandre, qui était présent, ne put s'empêcher de dire : « Quel cheval ils perdent là par leur inexpérience et leur timidité ! » Philippe, qui l'entendit, ne dit rien d'abord ; mais Alexandre ayant répété plusieurs fois la même chose, et témoigné sa peine de ce qu'on renvoyait le cheval, Philippe lui dit enfin : « Tu blâmes des gens plus âgés que toi, comme si tu étais plus habile qu'eux et que tu fusses plus capable de conduire ce cheval. - Sans doute, reprit Alexandre, je le conduirais mieux qu'eux. - Mais si tu n'en viens pas à bout, quelle sera la peine de ta présomption ? - Je paierai le prix du cheval, repartit Alexandre. Cette réponse fit rire tout le monde et Philippe convint avec son fils que celui qui perdrat payerait les treize talents. Alexandre s'approche du cheval, prend les rênes, et lui tourne la tête en face du soleil, parce qu'il avait apparemment observé qu'il était effarouché par son ombre, qui tombait devant lui et suivait tous ses mouvements. Tant qu'il le vit souffler de colère, il le flattâ doucement de la voix et de la main ; ensuite laissant couler son manteau à terre, d'un saut léger il s'élance sur le cheval avec la plus grande facilité. D'abord il lui tint la bride serrée, sans le frapper ni le harceler ; mais quand il vit que sa férocité était diminuée, et qu'il ne demandait plus qu'à courir, il baisse la main, lui parle d'une voix plus rude, et, lui appuyant les talons, il le pousse à toute bride. Philippe et toute sa cour, saisis d'une frayeur mortelle, gardaient un profond silence ; mais quand on le vit tourner bride, et ramener le cheval avec autant de joie que d'assurance, tous les spectateurs le couvrirent de leurs applaudissements. Philippe en versa des larmes de joie, et lorsque Alexandre fut descendu de cheval il le serra étroitement dans ses bras. « Mon fils, lui dit-il, cherche ailleurs un royaume qui soit digne de toi ; la Macédoine ne peut te suffire. »

J. ARRIEN (85-146 p.C.) – Alexandre fondant Bucéphalie en mémoire de son cheval

(ARR. An. 5 ; trad. FCL/JBS)

“Ινα δὲ ή μάχη ξυνέβη καὶ ἐνθεν ὄρμηθεὶς ἐπέρασε τὸν Ύδάσπην ποταμὸν πόλεις ἔκτισεν Αλέξανδρος. Καὶ τὴν μὲν Νίκαιαν τῆς νίκης τῆς κατ’ Ἰνδῶν ἐπώνυμον ὠνόμασε, τὴν δὲ Βουκεφάλαν ἐς τοῦ ἵππου τοῦ Βουκεφάλα τὴν μνήμην, ὃς ἀπέθανεν αὐτοῦ, οὐ βληθεὶς πρὸς οὐδενός, ἀλλὰ ὑπὸ καύματος τε καὶ ἡλικίας (ἢν γὰρ ἀμφὶ τὰ τριάκοντα ἔτη) καματηρὸς γενόμενος, πολλὰ δὲ πρόσθεν ξυγκαμών τε καὶ συγκινδυνεύσας Αλεξάνδρῳ, ἀναβαίνομενός τε πρὸς μόνου Αλεξάνδρου {οἱ Βουκεφάλας οὗτος}, ὅτι τοὺς ἄλλους πάντας ἀπηξίου ἀμβάτας, καὶ μεγέθει μέγας καὶ

τῶθυμῷ γενναῖος. Σημεῖον δέ οἱ ἦν βοὸς κεφαλὴ ἐγκεχαραγμένη, ἐφ' ὅτῳ καὶ τὸ ὄνομα τοῦτο λέγουσιν ὅτι ἔφερεν· οἱ δὲ λέγουσιν ὅτι λευκὸν σῆμα εἶχεν ἐπὶ τῆς κεφαλῆς, μέλας ὁν αὐτός, ἐς βοὸς κεφαλὴν μάλιστα εἰκασμένον. Οὗτος ὁ ἵππος ἐν τῇ Οὐξίων χώρᾳ ἀφανῆς ἐγένετο Ἀλεξάνδρῳ, καὶ Ἀλέξανδρος προεκήρυξεν ἀνὰ τὴν χώραν πάντας ἀποκτενεῖν Οὐξίους, εἰ μὴ ἀπάξουσιν αὐτῷ τὸν ἵππον· καὶ ἀπήχθη εὐθὺς ἐπὶ τῷ κηρύγματι. Τοσήδε μὲν σπουδὴ Ἀλεξάνδρῳ ἀμφ' αὐτὸν ἦν, τόσος δὲ Ἀλεξάνδρου φόβος τοῖς βαρβάροις. Καὶ ἐμοὶ ἐς τοσόνδε τετιμήσθω ὁ Βουκεφάλας οὗτος Ἀλεξάνδρου ἔνεκα.

Alexandre bâtit deux villes, l'une à l'endroit où il avait passé le fleuve⁹, et l'autre sur le champ de bataille. Il donna à la dernière le nom de Nicée, et celui de Bucéphalie à la première, en mémoire du coursier qu'il montait. Bucéphale y mourut moins de ses blessures que de fatigue et de vieillesse. En effet, il avait alors trente ans ; il avait partagé les travaux, les périls d'Alexandre, et l'avait sauvé de plusieurs ; il ne se laissait monter que par lui, il était plein de feu, haut de taille, poil noir ; remarquable selon les uns par une tête où il y avait quelque chose de celle du bœuf, ou plutôt, selon les autres, par une tache blanche au front, soit naturelle, soit artificielle, et qui affectait cette forme : de là lui vient son nom. Alexandre, l'ayant un jour perdu chez les Uxiens, fit publier qu'il les taillerait tous en pièces s'ils ne lui ramenaient son cheval. Tel était l'excès et de la passion du conquérant pour cet animal, et de la crainte que le premier inspirait, qu'on lui obéit aussitôt. Je ne suis descendu à ces détails, que parce qu'ils sont liés à l'histoire d'Alexandre.

K. QUINTE-CURCE (I^{er} siècle p.C.) – Les chevaux affolés du Grand Perse.

(CURT. 5, 13, 23 ; trad. AT/AT)

Interim iumenta quae Dareum uehebant, nullo regente decesserant militari uia et errore delata per quattuor stadia in quadam ualle constiterant, aestu simulque uulneribus fatigata. Haud procul erat fons, ad quem monstratum a peritis Polystratus Macedo siti maceratus accessit ; ac, dum galea haustam aquam sorbet, tela iumentorum deficientium corporibus infixa conspexit.

Pendant ce temps, les chevaux qui traînaient Darius, abandonnés à eux-mêmes, s'étaient écartés de la grande route, et, après avoir erré l'espace de quatre stades, s'étaient arrêtés dans une vallée, épuisés à la fois par la chaleur et par leurs blessures. Non loin de là était une source : des gens du pays l'avaient indiquée au Macédonien Polystrate, que tourmentait une soif ardente, et il y était accouru. Tandis qu'il puise et boit de l'eau dans son casque, il aperçoit des chevaux percés de traits et se débattant contre la mort.

L. SUÉTONE (69-130 p.C.) – Caligula et son cheval Incitatus.

(SVET. *Calig.* 55 ; trad. MCD)

Incitato equo, cuius causa pridie circenses, ne inquietaretur, viciniae silentium per milites indicere solebat, praeter equile marmoreum et praesaepe eburneum praeterque purpurea tegumenta ac monilia e gemmis domum etiam et familiam et supellectilem dedit, quo lautius nomine ejus invitati acciperentur ; consulatum quoque traditur destinasse.

La veille des jeux du cirque, [Caligula] ordonnait à des soldats d'imposer silence à tout le voisinage pour que rien ne troublât le repos de son cheval Incitatus. Il lui fit faire une écurie de marbre, une crèche d'ivoire, des housses de pourpre et des licous garnis de pierres précieuses. Il lui donna un palais, des esclaves et un mobilier, afin que les personnes invitées en son nom fussent reçues plus magnifiquement. On dit même qu'il voulait le faire consul.

⁹ Il s'agit de l'Hydaspe (aujourd'hui le Jhelum, dans le Pendjab).

M. Les *mulomedicinae*.

Diverses sources nous ont transmis les noms d'une demi-douzaine de traités vétérinaires antiques spécifiquement consacrés aux équidés (chevaux et mules), preuve de l'importance particulière de ces animaux. Si le *corpus hippiâtre* grec est irrémédiablement perdu (n'étaient quelques citations indirectes), nous possédons en revanche trois *mulomedicinae* latines à peu près complètes, dont nous proposons quelques extraits ci-dessous¹⁰.

M1. *Mulomedicina Chironis* (IV^e siècle p.C. ?)

(CHIR. 2, 110)

Le nom de Chiron est évidemment un pseudonyme, et l'on ne sait rien de son auteur, ou plutôt de son compilateur. La date même est incertaine, mais il est certain en revanche que la langue utilisée est extrêmement populaire.

Quodcumque iumentum marmor in genibus habuerit, ex quo validius clodicet et genua flectere vix possit. Post unctionis curam opportet et post fervuram malagma cubresina inponere et vulnera medicamento curare. Hac re sani fiunt, ite ut sine dolore calcet. Deformitas tamen et cinesis causae perauferri non potest.

Pour le cas où un animal de trait quel qu'il soit aurait une tumeur aux articulations, qui le fasse claudiquer fortement et l'empêche de fléchir correctement les genoux. Il faut, après avoir effectué une cautérisation, et une fois guérie la brûlure, appliquer un cataplasme émollient à base de cyprès, et s'occuper de la blessure au moyen d'un médicament. Par ce procédé, les animaux redeviennent sains, de telle sorte que leur locomotion se fasse sans douleur. Toutefois, il n'est pas possible de réduire toute déformité ou toute cause de déplacement articulatoire.

M2. *Mulomedicina Vegetii* (IV^e/V^e siècle p.C.)

(VÉG. Mul. 6, 1)

Le traité de Végèce – auteur connu par ailleurs par son épaisse compilation sur l'art militaire – est un remaniement du précédent (ils peuvent se lire de façon quasiment synoptique), nettement plus soucieux de la qualité de la langue.

Memineris autem omnes valetudines capitis, praecipue veteres periculosas, cyclo oportere curari. Cui¹¹ hae observantia et ordo est adhibendus. Triduo ab hordeo abstinebitur animal, temperabitur etiam mollibus cibis ; post diem tertiam de dextra ac sinistra, prout aetas aut vires vel valetudo permiserint, de matrice¹² sanguis auferetur.

¹⁰ Pour une présentation plus complète des *mulomedicinae* antiques, nous renvoyons à la longue introduction de Valérie Gitton-Ripoll à son édition de Pélagonius (PÉLAGONIUS SALONIUS, *Recueil de médecine vétérinaire*, texte établi, traduit et commenté par V. Gitton-Ripoll, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 2019 ; en particuliers pp. XXVII-XLVII. Nous reproduisons en outre les extraits de Chiron et Végèce (jamais édités en français) d'après l'appendice de la célèbre *Introduction au latin vulgaire* de Veikko Väänänen (Paris/Strasbourg, Klincksieck, 1978³).

¹¹ Le datif (exprimant l'agent de l'adjectif verbal) renvoie au sujet vague de *memineris* (le lecteur potentiel) ; l'usage du futur sert ici – comme dans beaucoup de traités techniques, y compris les recettes de cuisine d'Apicius – à exprimer un ordre vague, que nous rendons par le « *on* + futur » du français.

¹² *Matrix* désigne ici non pas la matrice de l'animal, mais bien la veine jugulaire ; ce sens est absent du Gaffiot. On se reportera à l'édition de la *mulomedicina Pelagonii* dans l'édition de V. Gitton-Ripoll, et en particulier le § 17 (avec renvoi à la littérature scientifique), ainsi que son schéma général en fin

On aura soin également de traiter toutes les affections touchant à la tête de l'animal, et en particulier les affections anciennes et dangereuses, en suivant un certain cycle de cure. Durant une période de trois jours, on retirera tout orge à la bête, et on s'abstiendra même de lui donner une nourriture non solide ; après cette période de trois jours, on procédera à une ponction de sang sur la veine jugulaire gauche et droite, autant que l'âge, les forces et la santé du cheval le permettront.

M3. *Mulomedicina Pelagonii* (IV^e/V^e siècle p.C. ?)

(PELAGON. 1, 1-2 ; trad. VGR)

De Pelagonius Saloninus, on ne sait rien, sinon son cognomen, qui renvoie à la ville de Salona, aujourd'hui Split (en Croatie). Son traité, qui mentionne Chiron mais paraît ignorer le nom de Végèce, offre la particularité de concerner principalement les chevaux de course, et d'adopter (au moins au début, que nous reproduisons ici) une forme épistolaire.

Pelagonius Falerio suo,

Equos circo sacrisque certaminibus quinquennes usque ad annum uigesimum plerunque idoneos adseuerant, usibus autem domesticis a bimo usque in annum tricesimum necessarios esse apud diligentissimum dominum certissimum est. Annorum notae cum corpore mutantur. Nam dum bimus et sex mensum est, medii dentes superiores cadunt ; cum quartum annum agit, his qui canini appellantur deiectis alias adfert. Intra sextum deinde annum molares superiores cadunt ; sexto anno quos primo mutauit exaequat. Septimo omnes explentur aequaliter, et ex eo dentes cauatos gerit, nec postea quot annorum sit manifesto comprehendi potest, nisi a subtilissimo et a diligentissimo homine.

De Pelagonius à Falerius,

On assure que les chevaux sont en général aptes aux jeux du cirque et aux courses sacrées de cinq à vingt ans ; il est bien certain en revanche qu'ils peuvent se rendre utiles pour les usages domestiques de deux jusqu'à trente ans chez un maître qui prend bien soin d'eux. Les signes révélant l'âge évoluent avec le corps. En effet, quand le cheval a deux ans et demi, les dents du milieu, en haut, tombent ; lorsqu'il a atteint sa quatrième année, il perd celles qui portent le nom de « dents de loup », et il en fait pousser d'autres à côté. Ensuite, les molaires supérieures tombent avant la sixième année ; la sixième année, les dents qu'il avait changées au début rasent¹³. La septième année, toutes sont remplies au même niveau, et dès lors il porte des dents creuses ; par la suite, il n'est pas évident de déterminer son âge, à moins d'être un homme extrêmement averti et attentif.

III. Les animaux aquatiques et semi-aquatiques

A. HÉRODOTE (480-425 p.C.) – Les crocodiles.

(HDT 2, 68-70 ; trad. PHL)

Τῶν δὲ κροκοδείλων φύσις ἔστι τοιήδε. Τοὺς χειμεριωτάτους μῆνας τέσσερας ἔσθιει οὐδέν, ἐὸν δὲ τετράπουν χερσαῖον καὶ λιμναῖον ἔστι. Τίκτει μὲν γὰρ ωὰ ἐν γῇ καὶ ἐκλέπει, καὶ τὸ πολλὸν τῆς ἡμέρης διατρίβει ἐν τῷ ξηρῷ, τὴν δὲ νύκτα πᾶσαν ἐν τῷ ποταμῷ· θερμότερον γὰρ δή ἔστι τὸ ὕδωρ τῆς τε αἰθρίης καὶ τῆς δρόσου. Πάντων δὲ τῶν

d'ouvrage. La version de Chiron, en latin vulgaire, est nettement moins ambiguë : *Tertia [sic] die sanguinem ei detrahes dextra sinistra de collo quod satis fuerit, prout ipsa etas [sic] animalis dictaverit.*

¹³ Terme vétérinaire : le *rasement* désigne l'usure progressive des dents de l'animal par frottement des dents opposées.

ἡμεῖς ἴδμεν θνητῶν τοῦτο ἐξ ἐλαχίστου μέγιστον γίνεται · τὰ μὲν γὰρ ὡὰ χηνέων οὐ πολλῷ μέζονα τίκτει, καὶ ὁ νεοσσὸς κατὰ λόγον τοῦ φοῦ γίνεται, αὐξανόμενος δὲ γίνεται καὶ ἐς ἐπτακαίδεκα πήχεας καὶ μέζων ἔτι. Ἐχει δὲ ὀφθαλμοὺς μὲν ύδος, ὀδόντας δὲ μεγάλους καὶ χαυλιόδοντας κατὰ λόγον τοῦ σώματος. Γλῶσσαν δὲ μοῦνον θηρίων οὐκ ἔφυσε, οὐδὲ κινέει τὴν κάτω γνάθον, ἀλλὰ καὶ τοῦτο μοῦνον θηρίων τὴν ἄνω γνάθον προσάγει τῇ κάτω. Ἐχει δὲ καὶ ὄνυχας καρτεροὺς καὶ δέρμα λεπιδωτὸν ἀρρηκτὸν ἐπὶ τοῦ νώτου. Τυφλὸν δὲ ἐν ὕδατι, ἐν δὲ τῇ αἰθρίῃ ὀξυδερκέστατον. Άτε δὴ ὡν ἐν ὕδατι δίαιταν ποιεύμενον, τὸ στόμα ἐνδοθεν φονέει πᾶν μεστὸν βδελλέων. Τὰ μὲν δὴ ἀλλα ὄρνεα καὶ θηρία φεύγει μιν, ὁ δὲ τροχίλος εἰρηναῖόν οἱ ἐστὶ ἄτε ὀφελεομένω πρὸς αὐτοῦ · ἐπεὰν γὰρ ἐς τὴν γῆν ἐκβῆ ἐκ τοῦ ὕδατος ὁ κροκόδειλος καὶ ἔπειτα χάνη (ἔωθε γὰρ τοῦτο ὡς ἐπίπαν ποιέειν πρὸς τὸν ζέφυρον), ἐνθαῦτα ὁ τροχίλος ἐσδύνων ἐς τὸ στόμα αὐτοῦ καταπίνει τὰς βδέλλας · ὁ δὲ ὀφελεύμενος ἥδεται καὶ οὐδὲν σίνεται τὸν τροχίλον. Τοῖσι μὲν δὴ τῶν Αἰγυπτίων ἴσοι εἰσὶ οἱ κροκόδειλοι, τοῖσι δὲ οὐ, ἀλλ' ἄτε πολεμίους περιέπουσι · οἱ δὲ περὶ τε Θήβας καὶ τὴν Μοίριος λίμνην οἰκέοντες καὶ κάρτα ἥγηνται αὐτοὺς εἶναι ἴρούς · ἐκ πάντων δὲ ἔνα ἐκάτεροι τρέφουσι κροκόδειλον δεδιδαγμένον εἶναι χειροθέα, ἀρτήματα τε λίθινα χυτὰ καὶ χρύσεα ἐς τὰ ὡτα ἐνθέντες καὶ ἀμφιδέας περὶ τοὺς ἐμπροσθίους πόδας, καὶ σιτία ἀποτακτὰ διδόντες καὶ ἴρηια, καὶ περιέποντες ὡς κάλλιστα ζῶντας · ἀποθανόντας δὲ θάπτουσι ταριχεύσαντες ἐν ἴρησι θήκησι.

Passons au crocodile et à ses qualités naturelles. Il ne mange point pendant les quatre mois les plus rudes de l'hiver. Quoiqu'il ait quatre pieds, il est néanmoins amphibia. Il pond ses oeufs sur terre, et les y fait éclore. Il passe dans des lieux secs la plus grande partie du jour, et la nuit entière dans le fleuve ; car l'eau en est plus chaude que l'air et la rosée. De tous les animaux que nous connaissons, il n'y en a point qui devienne si grand après avoir été si petit. Ses oeufs ne sont guère plus gros que ceux des oies, et l'animal qui en sort est proportionné à l'oeuf ; mais insensiblement il croît, et parvient à dix-sept coudées, et même davantage. Il a les yeux de cochon, les dents saillantes et d'une grandeur proportionnée à celle du corps. C'est le seul animal qui n'ait point de langue ; il ne remue point la mâchoire inférieure, et c'est le seul aussi qui approche la mâchoire supérieure de l'inférieure. Il a les griffes très fortes, et sa peau est tellement couverte d'écaillles sur le dos, qu'elle est impénétrable. Le crocodile ne voit point dans l'eau, mais à l'air il a la vue très perçante. Comme il vit dans l'eau, il a le dedans de la gueule plein de sanguins. Toutes les bêtes, tous les oiseaux le fuient ; il n'est en paix qu'avec le trochilus, à cause des services qu'il en reçoit. Lorsque le crocodile se repose sur terre au sortir de l'eau, il a coutume de se tourner presque toujours vers le côté d'où souffle le zéphyr, et de tenir la gueule ouverte : le trochilus, entrant alors dans sa gueule, y mange les sanguins ; et le crocodile prend tant de plaisir à se sentir soulagé qu'il ne lui fait point de mal. Une partie des Égyptiens regardent les crocodiles comme des animaux sacrés ; mais d'autres leur font la guerre. Ceux qui habitent aux environs de Thèbes et du lac Moeris ont pour eux beaucoup de vénération. Les uns et les autres en choisissent un qu'ils élèvent, et qu'ils instruisent à se laisser toucher avec la main. On lui met des pendants d'oreilles d'or ou de pierre factice, et on lui attache aux pieds de devant de petites chaînes ou bracelets. On le nourrit avec la chair des victimes, et on lui donne d'autres aliments prescrits. Tant qu'il vit, on en prend le plus grand soin ; quand il meurt, on l'embaume, et on le met dans une caisse sacrée.

B. PLINE L'ANCIEN (23-79 p.C.) – Le dauphin.

(PLIN. *Nat.* 9, 8, 20 sqq ; trad. EL)

Velocissimum omnium animalium, non solum marinorum, est delphinus, ocior uolucrē, acrior telo, ac nisi multum infra rostrum os illi foret medio paene in uentre, nullus piscium celeritatem eius euaderet. Sed adfert moram prouidentia naturae, quia nisi resupini atque

conuersi non corripiunt, quae causa praecipue uelocitatem eorum ostendit. Nam cum fame conciti fugientem in uada ima persecuti pisces diutius spiritum continuere, ut arcu missi ad respirandum emicant tantaque ui exiliunt, ut plerumque uela nauium transuolent. Vagantur fere coniugia ; pariunt catulos decimo mense aestiuo tempore, interim et binos. Nutriunt uberibus, sicut ballena, atque etiam gestant fetus infantia infirmos ; quin et adultos diu comitantur magna erga partum caritate. Adolescunt celeriter, X annis putantur ad summam magnitudinem peruenire. Viuunt et tricens, quod cognitum praecisa cauda in experimentum. Abduntur tricens diebus circa canis ortum occultanturque incognito modo, quod eo magis mirum est, si spirare in aqua non queunt. Solent in terram erumpere, incerta de causa, nec statim tellure tacta moriuntur multoque ocius fistula clausa. Lingua est iis contra naturam aquatilium mobilis, breuis atque lata, haut differens suillae. Pro uoce gemitus humano similis, dorsum repandum, rostrum simum. Qua de causa nomen simonis omnes miro modo agnoscant maluntque ita appellari. Delphinus non homini tantum amicum animal, uerum et musicae arti, mulcetur symphoniae cantu, sed praecipue hydrauli sono. Hominem non expauescit ut alienum, obuiam nauigiis uenit, adludit exultans, certat etiam et quamuis plena praeterit uela. Diuo Augusto principe Lucrinum lacum inuestus pauperis cuiusdam puerum ex Baiano Puteolos in ludum litterarium itantem, cum meridiano immorans appellatum eum simonis nomine saepius fragmentis panis, quem ob iter ferebat, adlexisset, miro amore dilexit. Pigeret referre, ni res Maecenatis et Fabiani et Flauii Alfii multorumque esset litteris mandata. Quocumque diei tempore in clamatus a puer, quamuis occultus atque abditus, ex imo aduolabat pastusque e manu praebebat ascensuro dorsum, pinnae aculeos uelut uagina condens, receptumque Puteolos per magnum aequor in ludum ferebat simili modo reuehens pluribus annis, donec morbo extincto puer subinde ad consuetum locum uentitans tristis et maerenti similis ipse quoque, quod nemo dubitaret, desiderio expirauit.

Le plus rapide de tous les poissons et même de tous les animaux est le dauphin ; il est plus prompt qu'un oiseau, qu'une flèche ; et s'il n'avait pas la gueule beaucoup au-dessous du museau et presque au milieu du ventre, aucun poisson ne lui échapperait. Mais la prévoyance de la nature a créé des obstacles aux dauphins : ils ne peuvent saisir leur proie qu'en se tournant et se renversant sur le dos, et c'est dans cette circonstance surtout que l'on voit se développer leur rapidité ; car lorsque, pressés par la faim et ayant poursuivi jusqu'au fond des eaux un poisson fugitif, ils ont retenu longtemps leur haleine, ils s'élancent pour respirer, comme s'ils étaient décochés par un arc ; et ils bondissent avec tant de force que la plupart du temps ils dépassent les voiles des navires. Ils vont presque toujours par couples ; les femelles mettent bas, au dixième mois, en été, un petit et quelquefois deux ; elles les allaitent comme fait la baleine, et même elles les portent pendant la faiblesse de l'enfance. Bien plus, elles les accompagnent longtemps encore après qu'ils sont devenus grands, témoignant ainsi une grande affection pour leur progéniture. Les petits grandissent rapidement ; on pense qu'en dix ans ils ont acquis tout leur développement. Ils vivent jusqu'à trente ans, ce qu'on a reconnu en leur coupant la queue, par forme d'expérience. Ils se tiennent cachés pendant environ trente jours vers le lever de la Canicule, et on ignore ce qu'ils deviennent ; ce qui est d'autant plus étonnant qu'ils ne peuvent respirer sous l'eau. Ils ont coutume de s'élancer à terre, sans qu'on en sache la cause. Ils ne meurent pas dès qu'ils touchent la terre ; ils succombent beaucoup plus vite quand on leur ferme l'évent. Leur langue, contre la disposition habituelle aux animaux aquatiques, est mobile, courte et large, et ne diffère guère de celle du cochon. En lieu de voix ils ont un gémissement semblable au gémissement humain ; leur dos est voûté, leur nez, camard (*simus*) : c'est pour cette raison qu'ils reconnaissent tous d'une manière singulière le nom de Simon, qu'on leur donne, et ils aiment à être appelés ainsi. Le dauphin n'est pas seulement ami de l'homme, il aime aussi la musique ; la symphonie le charme, et surtout le son des instruments hydrauliques. Pour lui

L'homme n'est pas un étranger dont il ait peur ; il va au-devant des vaisseaux, il joue, il bondit, il joute même, et dépasse les navires, quoiqu'ils voguent à pleines voiles. Sous le règne du dieu Auguste, un dauphin mis dans le lac Lucrin prit en amitié l'enfant d'un pauvre : cet enfant, allant habituellement de Baies à Putéoles pour se rendre aux écoles, s'arrêtait vers midi sur la rive, l'appelait du nom de Simon, et l'alléchait en lui jetant des morceaux de pain, qu'il portait dans cette intention. Je n'oserais rapporter ce fait, s'il n'était consigné dans les écrits de Mécène, de Fabianus, de Flavius Alfius et de plusieurs autres. À quelque heure du jour qu'il fût appelé, eût-il été caché au fond des eaux, le dauphin accourrait : ayant reçu sa portion de la main de l'enfant, il lui présentait son dos pour qu'il y montât, et cachait ses aiguillons comme dans une gaine. Il le portait ainsi jusqu'à Putéoles à travers un grand espace d'eau, et le ramenait de la même façon. Cela dura plusieurs années, jusqu'à ce qu'enfin, l'enfant étant mort de maladie, le dauphin, qui venait de temps en temps au lieu accoutumé, triste et affligé, succomba à son tour, victime (ce dont personne ne douta) des regrets qu'il éprouvait.

C. PLINE LE JEUNE (61-113 ou 115 p.C.) – Lettre de Pline à Caninus : l'enfant et le dauphin.

(*PLIN. Epist. 9, 33* ; trad. MN)

Est in Africa Hipponeisis colonia mari proxima. Adiacet nauigabile stagnum ; ex hoc in modum fluminis aestuarium emergit, quod uice alterna, prout aestus aut repressit aut impulit, nunc infertur mari, nunc redditur stagno. Omnis hic aetas piscandi nauigandi atque etiam natandi studio tenetur, maxime pueri, quos otium lususque sollicitat. His gloria et uirtus altissime prouehi : uictor ille, qui longissime ut litus ita simul natantes reliquit. Hoc certamine puer quidam audentior ceteris in ulteriora tendebat. Delphinus occurrit, et nunc praecedere puerum nunc sequi nunc circumire, postremo subire deponere iterum subire, trepidantemque perferre primum in altum, mox flectit ad litus, redditque terrae et aequalibus. Serpit per coloniam fama ; concurrere omnes, ipsum puerum tamquam miraculum aspicere, interrogare audire narrare. Postero die obsident litus, prospectant mare et si quid est mari simile. Natant pueri, inter hos ille, sed cautius. Delphinus rursus ad tempus, rursus ad puerum. Fugit ille cum ceteris. Delphinus, quasi inuitet et reuocet, exsilit mergitur, uariosque orbes implicat expeditque. Hoc altero die, hoc tertio, hoc pluribus, donec homines innutritos mari subiret timendi pudor. Accedunt et alludunt et appellant, tangunt etiam pertrectantque praebentem. Crescit audacia experimento. Maxime puer, qui primus expertus est, adnatat nanti, insilit tergo, fertur referturque, agnosci se amari putat, amat ipse ; neuter timet, neuter timetur ; huius fiducia, mansuetudo illius augetur. Nec non alii pueri dextra laeuaque simul eunt hortantes monentesque. Ibat una - id quoque mirum - delphinus aliis, tantum spectator et comes. Nihil enim simile aut faciebat aut patiebatur, sed alterum illum ducebat reducebat, ut puerum ceteri pueri. Incredibile, tam uerum tamen quam priora, delphinum gestatorem collusoremque puerorum in terram quoque extrahi solitum, harenisque siccatum, ubi incaluisset in mare reuolui. Constat Octauium Auitum, legatum proconsul, in litus educto religione praua superfudisse unguentum, cuius illum nouitatem odoremque in altum refugisse, nec nisi post multos dies uisum languidum et maestum, mox redditis uiribus priorem lasciuiam et solita ministeria repetisse. Confluebant omnes ad spectaculum magistratus, quorum aduentu et mora modica res publica nouis sumptibus atterebatur. Postremo locus ipse quietem suam secretumque perdebat : placuit occulte interfici, ad quod coibatur. Haec tu qua miseratione, qua copia deflebis ornabis attolles ! Quamquam non est opus affingas aliquid aut astruas ; sufficit ne ea quae sunt uera minuantur.

Près de la colonie d'Hippone, qui est en Afrique sur le bord de la mer, on voit un étang navigable, d'où sort un canal qui, comme un fleuve, entre dans la mer, ou retourne à l'étang même, selon que le flux l'entraîne ou que le reflux le repousse. La pêche, la navigation, le bain, y sont des plaisirs de tous les âges, surtout des enfants, que leur inclination porte au divertissement et à l'oisiveté. Entre eux, ils mettent l'honneur et le mérite à quitter de plus loin le rivage ; et celui qui s'en éloigne le plus, et qui devance tous les autres, en est le vainqueur. Dans cette sorte de combat, un enfant plus hardi que ses compagnons s'étant fort avancé, un dauphin se présente, et tantôt le précède, tantôt le suit, tantôt tourne autour de lui ; enfin charge l'enfant sur son dos, puis le remet à l'eau ; une autre fois le reprend, et l'emporte tout tremblant, d'abord en pleine mer ; mais peu après il revient à terre, et le rend au rivage et à ses compagnons. Le bruit s'en répand dans la colonie. Chacun y court, chacun regarde cet enfant comme une merveille ; on ne peut se lasser de l'interroger, de l'entendre, de raconter ce qui s'est passé. Le lendemain, tout le peuple court au rivage. Ils ont tous les yeux sur la mer, ou sur ce qu'ils prennent pour elle ; les enfants se mettent à la nage, et parmi eux celui dont je vous parle, mais avec plus de retenue. Le dauphin revient à la même heure, et s'adresse au même enfant. Celui-ci prend la fuite avec les autres. Le dauphin, comme s'il voulait le rappeler et l'inviter, saute, plonge, et fait cent tours différents. Le jour suivant, celui d'après, et plusieurs autres de suite, même chose arrive, jusqu'à ce que ces gens, nourris sur la mer, se font une honte de leur crainte. Ils approchent le dauphin, ils l'appellent, ils se jouent avec lui, ils le touchent, il se laisse manier. Cette épreuve les encourage, surtout l'enfant qui le premier en avait couru le risque ; il nage auprès du dauphin, et saute sur son dos. Il est porté et rapporté ; il se croit reconnu et aimé, il aime aussi ; ni l'un ni l'autre n'a de peur, ni n'en donne. La confiance de celui-là augmente, et en même temps la docilité de celui-ci ; les autres enfants même l'accompagnent en nageant, et l'animent par leurs cris et par leurs discours. Avec ce dauphin en était un autre (et ceci n'est pas moins merveilleux), qui ne servait que de compagnon et de spectateur. Il ne faisait, il ne souffrait rien de semblable ; mais il menait et ramenait l'autre, comme les enfants menaient et ramenaient leur camarade. Il est incroyable (mais pourtant il n'est pas moins vrai que tout ce qui vient d'être dit) que ce dauphin, qui jouait avec cet enfant, et qui le portait, avait coutume de venir à terre, et qu'après s'être séché sur le sable, lorsqu'il venait à sentir la chaleur, il se rejettait à la mer. Il est certain qu'Octavius Avitus, lieutenant du proconsul, emporté par une vaine superstition, prit le temps que le dauphin était sur le rivage, pour faire répandre sur lui des parfums, et que la nouveauté de cette odeur le mit en fuite et le fit sauver dans la mer. Plusieurs jours s'écoulèrent depuis sans qu'il parût. Enfin il revint, d'abord languissant et triste ; et peu après, ayant repris ses premières forces, il recommença ses jeux et ses tours ordinaires. Tous les magistrats des lieux circonvoisins s'empressaient d'accourir à ce spectacle. Leur arrivée et leur séjour engageaient cette ville, qui n'est pas déjà trop riche, à de nouvelles dépenses, qui achevaient de l'épuiser. Ce concours de monde y troubloit d'ailleurs et y dérangeait tout. On prit donc le parti de tuer secrètement le dauphin qu'on venait voir. Avec quels sentiments ne pleureriez-vous point son sort ! avec quelles expressions, avec quelles figures n'enrichirez-vous point, ne relèverez-vous point cette histoire, quoiqu'il ne soit pas besoin de votre art pour l'augmenter ou l'embellir, et qu'il suffise de ne rien ôter à la vérité ?

D. AUSONE (310-395 p.C.) – Catalogue des poissons de la Moselle.

(AUS. Mos. 96-110 ; trad. MJ)

Te puniceo rutilantem uiscere, salmo, transierim, latae cuius uaga uerbera caudae gurgite de medio summas referuntur in undas, occultus placido cum proditur aequore pulsus.	Toi dont la chair est colorée de rose, saumon, je ne t'oublierai pas non plus, toi dont la large queue fait sentir de tous côtés ses battements, du plein fond à la surface, quand ton mouvement invisible se trahit
---	--

Tu loricato squamosus pectore, frontem lubricus et dubiae facturus ferculus cenae, tempora longarum fers incorrupte morarum, praesignis maculis capititis, cui prodiga nutat aluus opimatoque fluens abdomen uenter.	sur le calme des eaux. Avec ta poitrine cuirassée d'écailles, avec ton front lisse, tu es un plat pour un dîner si le choix est embarrassant, et tu supportes sans te gâter le retard d'une attente prolongée ; des taches distinguent ta tête, ton énorme flanc oscille et l'embonpoint fait onduler ton ventre.
--	---

E. CLAUDIEN (370-404 p.C.) – La langouste

(CLAUD. *Epig.* 24)

Horret apex capitinis ; medio fera lumina surgunt Uertice ; cognatus dorsa durescit amictus. Armait natura cutem dumique rubentes cuspidibus paruis multos acuere rubores.	Le haut de sa tête est hérissé ; au milieu sortent deux yeux farouches, elle a sur le dos une dure carapace naturelle. Les pointes rougeâtres qui ornent sa peau ont souvent par leurs piqûres produit des rougeurs aussi.
--	--

IV. Les animaux sauvages terrestres, éventuellement domestiqués

A. HOMÈRE (VIII^e siècle a.C.) – Loups et lions du palais de Circé.

(HOM. *Od.* 10, 210 sqq ; trad. LL)

Εὗρον δ' ἐν βήσσῃσι τετυγμένα δώματα Κίρκης ξεστοῖσιν λάεσσοι, περισκέπτω ἐνὶ χώρῳ ἀμφὶ δέ μιν λύκοι ἡσαν ὀρέστεροι ἡδὲ λέοντες, τοὺς αὐτὴ κατέθελξεν, ἐπεὶ κακὰ φάρμακι' ἔδωκεν. Οὐδ' οἵ γ' ὠρμήθησαν ἐπ' ἀνδράσιν, ἀλλ' ἄρα τοί γε οὐρῆσιν μακρῆσι περισταίνοντες ἀνέσταν. Ως δ' ὅτ' ἀν ἀμφὶ ἄνακτα κύνες δαίτηθεν ιόντα σαίνωσ', αἰεὶ γάρ τε φέρει μειλίγματα θυμοῦ, ὡς τοὺς ἀμφὶ λύκοι κρατερώνυχες ἡδὲ λέοντες σαίνον· τοὶ δ' ἔδεισαν, ἐπεὶ ἵδον αἰνὰ πέλωρα. Ἔσταν δ' ἐν προθύροισι θεᾶς καλλιπλοκάμιοι, Κίρκης δ' ἐνδον ἄκουον ἀειδούσης ὅπι καλῇ, ιστὸν ἐποιχομένης μέγαν ἄμβροτον, οἴα θεάων λεπτά τε καὶ χαρίεντα καὶ ἀγλαὰ ἔογα πέλονται.	Et ils trouvèrent, dans une vallée, en un lieu découvert, les demeures de Kirkè, construites en pierres polies. Et tout autour erraient des loups montagnards et des lions. Et Kirkè les avait domptés avec des breuvages perfides ; et ils ne se jetaient point sur les hommes, mais ils les approchaient en remuant leurs longues queues, comme des chiens caressant leur maître qui se lève du repas, car il leur donne toujours quelques bons morceaux. Ainsi les loups aux ongles robustes et les lions entouraient, caressants, mes compagnons ; et ceux-ci furent effrayés de voir ces bêtes féroces, et ils s'arrêtèrent devant les portes de la Déesse aux beaux cheveux. Et ils entendirent Kirkè chantant d'une belle voix dans sa demeure et tissant une grande toile ambroisienne, telle que sont les ouvrages légers, gracieux et brillants des Déesses.
--	--

B. HOMÈRE (VIII^e siècle a.C.) – Les compagnons d'Ulysse changés en cochons.

(HOM. *Od.* 10, 230 sqq ; trad. LL)

Ἡ δ' αἰψ' ἐξελθοῦσα θύρας ᾕξε φαεινὰς καὶ κάλει οἱ δ' ἄμα πάντες ἀιδρείησιν ἔποντο·	Et Kirkè sortit aussitôt, et, ouvrant les belles portes, elle les invita, et tous la suivirent imprudemment. Eurylokhos
---	---

Εύρυλοχος δ' ὑπέμεινεν, ὀισάμενος δόλον εἶναι.
Εἶσεν δ' εἰσαγαγοῦσα κατὰ κλισμούς τε θρόνους τε,
ἐν δέ σφιν τυρόν τε καὶ ἄλφιτα καὶ μέλι χλωρὸν
οἴνῳ Πραμνείῳ ἐκύκα· ἀνέμισγε δὲ σίτῳ
φάρμακα λύγρο', ἵνα πάγχυ λαθοίατο πατρίδος αἴης.
Αὐτὰρ ἐπεὶ δῶκέν τε καὶ ἔκπιον, αὐτίκ' ἔπειτα
ὅρβδῳ πεπληγυῖα κατὰ συφεοῖσιν ἐέργνυ.
Οἱ δὲ συῶν μὲν ἔχον κεφαλὰς φωνήν τε τρίχας τε
καὶ δέμας, αὐτὰρ νοῦς ἦν ἐμπεδος, ὡς τὸ πάρος περ.
Ως οἱ μὲν κλαίοντες ἐέρχατο, τοῖσι δὲ Κίρκη¹
πάρος ὁ' ἄκυλον βάλανόν τε βάλεν καρπόν τε κρανείης
ἔδμεναι, οἷα σύες χαμαιευνάδες αἰὲν ἔδουσιν.

resta seul dehors, ayant soupçonné une embûche. Et Kirkè, ayant fait entrer mes compagnons, les fit asseoir sur des sièges et sur des trônes. Et elle mêla, avec du vin de Pramnios, du fromage, de la farine et du miel doux ; mais elle mit dans le pain des poisons, afin de leur faire oublier la terre de la patrie. Et elle leur offrit cela, et ils burent, et, aussitôt, les frappant d'une baguette, elle les renferma dans les étables à porcs. Et ils avaient la tête, la voix, le corps et les soies du porc, mais leur esprit était le même qu'auparavant. Et ils pleuraient, ainsi renfermés ; et Kirkè leur donna du gland de chêne et du fruit de cornouiller à manger, ce que mangent toujours les porcs qui couchent sur la terre.

C. TITE-LIVE (59 a.C.-17 p.C.) – Interventions célèbres d'animaux dans l'histoire.

C1. Romulus et Rémus élevés par la louve.

(LIV. 1,4 ; trad. MN)

Forte quadam divinitus super ripas Tiberis effusus lenibus stagnis nec adiri usquam ad justi cursum poterat amnis et posse quamvis languida mergi aqua infantes spem fermentibus dabat. Ita, velut defuncti regis imperio, in proxima alluvie, ubi nunc ficus Ruminalis est – Romularem vocatam ferunt – pueros exponunt. Vastae tum in his locis solidudines erant. Tenet fama, cum fluitantem alueum, quo expositi erant pueri, tenuis in sicco aqua destituisset, lupam sitientem ex montibus, qui circa sunt, ad puerilem vagitum cursum flexisse ; eam summissas infantibus adeo mitem praebuisse mammas, ut lingua lambentem pueros magister regii pecoris invenerit – Faustulo fuisse nomen ferunt – ab eo ad stabula Larentiae uxori educandos datos. Sunt qui Larentiam vulgato corpore lupam inter pastores vocatam putent ; inde locum fabulae ac miraculo datum.

Par un merveilleux hasard, signe éclatant de la protection divine, le Tibre débordé avait franchi ses rives, et s'était répandu en étangs dont les eaux languissantes empêchaient d'arriver jusqu'à son lit ordinaire ; cependant, malgré leur peu de profondeur et la tranquillité de leur cours, ceux qui exécutaient les ordres du roi les jugèrent encore assez profondes pour noyer des enfants. Croyant donc remplir la commission royale, ils les abandonnèrent aux premiers flots, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le figuier Ruminal, qui porta, dit-on, le nom de Romulaire. Ces lieux n'étaient alors qu'une vaste solitude. S'il faut en croire ce qu'on rapporte, les eaux, faibles en cet endroit, laissèrent à sec le berceau flottant qui portait les deux enfants : une louve altérée, descendue des montagnes d'alentour, accourut au bruit de leurs vagissements, et, leur présentant la mamelle, oublia tellement sa férocité, que l'intendant des troupeaux du roi la trouva caressant de la langue ses nourrissons. Faustulus (c'était, dit-on, le nom de cet homme) les emporta chez lui et les confia aux soins de sa femme Larentia. Selon d'autres, cette Larentia était une prostituée à qui les bergers avaient donné le nom de Louve ; c'est là l'origine de cette tradition merveilleuse.

C2. L'apparition des vautours aux deux frères.

(LIV. 1, 7 ; trad. MN)

Priori Remo augurium venisse fertur, sex vultures, jamque nuntiato augurio cum duplex numerus Romulo se ostendisset, utrumque regem sua multitudo consalutaverat : tempore illi praecepto, at hi numero avium regnum trahebant. Inde cum altercatione congressi certamine irarum ad caedem vertuntur ; ibi in turba ictus Remus cecidit. Vulgatior fama est ludibrio fratri Remum novos transiluisse muros ; inde ab irato Romulo, cum verbis quoque increpitans adjecisset « sic deinde, quicumque alias transiliet moenia mea », interfectum. Ita solus potitus imperio Romulus ; condita urbs conditoris nomine appellata.

Le premier augure fut, dit-on, pour Rémus : c'étaient six vautours ; il venait de l'annoncer, lorsque Romulus en vit le double, et chacun fut salué roi par les siens ; les uns tiraient leur droit de la priorité, les autres du nombre des oiseaux. Une querelle s'ensuivit, que leur colère fit dégénérer en combat sanglant ; frappé dans la mêlée, Rémus tomba mort. Suivant la tradition la plus répandue, Rémus, par dérision, avait franchi d'un saut les nouveaux remparts élevés par son frère, et Romulus, transporté de fureur, le tua en s'écriant : « Ainsi périsse quiconque franchira mes murailles. » Romulus, resté seul maître, la ville nouvelle prit le nom de son fondateur.

C3. Les oies du Capitole.

(LIV. 5, 47 ; trad. MN)

Dum haec Veiis agebantur, interim arx Romae Capitoliumque in ingenti periculo fuit. Namque Galli, seu vestigio notato humano qua nuntius a Veiis pervenerat, seu sua sponte animadverso ad Carmentis saxo in adscensum aequo, nocte sublustri cum primo inermem qui temptaret viam praemisissent, tradentes inde arma ubi quid inqui esset, alterni innixi sublevantesque in vicem et trahentes alii alios, prout postularet locus, tanto silentio in summum evasere ut non custodes solum fallerent, sed ne canes quidem, sollicitum animal ad nocturnos strepitus, excitarent. Anseres non fefellere quibus sacris Junonis in summa inopia cibi tamen abstinebatur. Quae res saluti fuit ; namque clangore eorum alarumque crepitum excitus M. Manlius qui triennio ante consul fuerat, vir bello egregius, armis arreptis simul ad arma ceteros ciens vadit et dum ceteri trepidant, Gallum qui iam in summo constiterat umbone ictum deturbat. Cuius casus prolapsi cum proximos sterneret, trepidantes alios armisque omissis saxa quibus adhaerebant manibus amplexos trucidat. Jamque et alii congregati telis missilibusque saxis proturbare hostes, ruinaque tota prolapsa acies in praecipitate deferrit.

Tandis que ces choses se passaient à Véies, à Rome la citadelle et le Capitole furent en grand danger. En effet, les Gaulois, soit qu'ils eussent remarqué des traces d'homme à l'endroit où avait passé le messager de Véies, soit qu'ils eussent découvert d'eux-mêmes que près du temple de Carmentis la roche était d'accès facile, profitant d'une nuit assez claire, et se faisant précéder d'un homme non armé pour reconnaître le chemin, ils s'avancèrent en lui tendant leurs armes dans les endroits difficiles ; et s'appuyant, se soulevant, se tirant l'un l'autre, suivant que les lieux l'exigeaient, ils parvinrent jusqu'au sommet. Ils gardaient d'ailleurs un si profond silence, qu'ils trompèrent non seulement les sentinelles, mais même les chiens, animal qu'éveille le moindre bruit nocturne. Mais ils ne purent échapper aux oies sacrées de Junon, que, malgré la plus cruelle disette, on avait épargnées ; ce qui sauva Rome. Car, éveillé par leurs cris et par le battement de leurs ailes, Marcus Manlius, qui trois ans auparavant avait été consul, et qui s'était fort distingué dans la guerre, s'arme aussitôt, et s'élance en appelant aux armes ses compagnons : et, tandis qu'ils s'empressent au hasard, lui, du choc de son bouclier, renverse un Gaulois qui déjà était parvenu tout en haut. La chute de celui-ci entraîne ceux qui le suivaient de plus près ; et pendant que les autres, troublés, et jetant leurs armes, se cramponnent avec les mains aux rochers contre lesquels ils s'appuient, Manlius les égorgue. Bientôt, les Romains réunis accablent l'ennemi de traits et de pierres qui écrasent et précipitent jusqu'en bas le détachement tout entier.

C4. Les éléphants d'Hannibal.

(LIV. 21, 28 ; trad. MN)

Elephantorum traiciendorum varia consilia fuisse credo ; certe variata memoria actae rei. Quidam congregatis ad ripam elephantis tradunt ferocissimum ex iis irritatum ab rectore suo, cum refugientem in aquam nantem sequeretur, traxisse gregem, ut quemque timentem altitudinem destitueret vadum, impetu ipso fluminis in alteram ripam rapiente. Ceterum magis constat ratibus traiectos ; id ut tutius consilium ante rem foret, ita acta re ad fidem pronius est. Ratem unam ducentos longam pedes, quinquaginta latam a terra in amnem porrexerunt, quam, ne secunda aqua deferretur, pluribus validis retinaculis parte superiore ripae religatam pontis in modum humo iniecta constraverunt ut beluae audacter velut per solum ingrederentur. Altera ratis aequa lata, longa pedes centum, ad traiciendum flumen apta, huic copulata est ; tres tum elephanti per stabilem ratem tamquam viam

praegredientibus feminis acti ubi in minorem adplicatam transgressi sunt, extemplo resolutis quibus leviter adnexa erat vinculis, ab actuariis aliquot navibus ad alteram ripam pertrahitur ; ita primis expositis, alii deinde repetiti ac traiecti sunt. Nihil sane trepidabant, donec continent velut ponte agerentur ; primus erat pavor cum soluta ab ceteris rate in altum raperentur. Ibi urgentes inter se, cedentibus extremis ab aqua, trepidationis aliquantum edebant donec quietem ipse timor circumspectantibus aquam fecisset. Excidere etiam saevientes quidam in flumen ; sed pondere ipso stabiles, deiectis rectoribus, quaerendis pedetemptim vadis in terram evasere.

On employa, je pense, divers moyens pour passer les éléphants ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ici les historiens varient beaucoup. Quelques-uns prétendent qu'à l'instant où les éléphants étaient rassemblés sur la rive, le plus furieux de ces animaux, irrité par son cornac qui se jeta à la nage, comme pour éviter sa colère, s'élança à sa poursuite, et attira ainsi le reste de la troupe ; et qu'à mesure que chacun d'eux perdit pied, il fut, malgré sa frayeur pour les eaux profondes, entraîné à l'autre bord par le courant même. Toutefois il paraît plus constant qu'on les fit passer sur des radeaux ; c'était le parti le plus sûr, et il est probable qu'on le prit effectivement. Un radeau de deux cents pieds de long, sur cinquante de large, partait du rivage et s'avancait dans le fleuve : pour qu'il ne fût point emporté par le courant, plusieurs câbles très forts le fixèrent à la partie supérieure de la rive ; on le couvrit de terre, et l'on en fit une espèce de pont, qui présentait une surface immobile, afin que les éléphants pussent y marcher hardiment. Un autre radeau de même largeur, long de cent pieds, destiné à traverser le fleuve fut joint au premier ; et lorsque les éléphants, précédés de leurs femelles, étaient passés du radeau qui leur offrait la solidité d'une véritable route, sur celui qui s'y trouvait attaché, aussitôt on rompait les faibles liens qui retenaient celui-ci, et quelques vaisseaux légers l'entraînaient vers l'autre bord : ainsi l'on débarqua les premiers éléphants, et successivement toute leur troupe. Ils n'éprouvaient aucune frayeur, tant qu'ils étaient sur cette sorte de pont assez ferme ; mais ils commençaient à témoigner de la crainte lorsqu'on détachait le second radeau qui les entraînait au milieu du fleuve. Alors ils se serraient les uns contre les autres ; et, comme ceux qui étaient aux deux extrémités reculaient à la vue des flots, il y avait quelques moments d'agitation que la peur même apaisait bientôt, alors qu'ils se voyaient environnés d'eau de toutes parts. Quelques-uns cependant se laissèrent tomber à force de se débattre, et renversèrent leurs cornacs ; mais leur masse même les soutint : peu à peu ils trouvèrent pied, et finirent par gagner la terre.

D. PLINE L'ANCIEN (23-79 p.C.) – Le corbeau apprivoisé.

(PLIN. *Hist.* 10, 121-122 ; trad. EL)

Tiberio principe ex fetu supra Castorum aedem genito pullus in adpositam sutrinam deuolauit, etiam religione commendatus officinae domino. Is mature sermoni adsuefactus, omnibus matutinis euolans in rostra in forum uersus, Tiberium, dein Germanicum et Drusum Caesares nominatim, mox transeuntem populum Romanum salutabat, postea ad tabernam remeans, plurium annorum adsiduo officio mirus. Hunc siue aemulatione uicinitatis manceps proximae sutrinae siue iracundia subita, ut uoluit uideri, excrementis eius posita calceis macula, exanimauit, tanta plebei consternatione, ut primo pulsus ex ea regione, mox interemptus sit funusque aliti innumeris celebratum exequiis, constratum lectum super Aethiopum duorum umeros, praecedente tibicine et coronis omnium generum ad rogum usque, qui constructus dextra uia Appiae ad secundum lapidem in campo Rediculi appellato fuit. Adeo satis iusta causa populo Romano uisa est exequiarum ingenium auis aut supplicii de ciue Romano in ea urbe, in qua multorum principum nemo deduxerat funus, Scipionis uero Aemiliani post Carthaginem Numantiamque deletas ab eo nemo uindicauerat mortem. Hoc gestum M. Seruilio C. Cestio consulibus ante diem V kalendas Apriles. Nunc quoque erat in urbe Roma, haec prodente me, equitis Romani cornix

e Baetica primum colore mira admodum nigro, dein plura contexta uerba exprimens et alia atque alia crebro addiscens. Nec non et recens fama Crateri Monocerotis cognomine in Erizena regione Asiae coruorum opera uenantis eo quod deuehebat in siluas eos insidentes corniculo umerisque ; illi uestigabant agebantque eo perducta consuetudine, ut exeuntem sic comitarentur et feri. Tradendum putauere memoriae quidam, uisum per sitim lapides congerentem in situlam monimenti, in qua pluuiia aqua durabat, sed quae attingi non posset ; ita descendere pauentem expressisse tali congerie quantum poturo sufficeret.

Sous le règne de Tibère, un petit, né dans un nid placé sur le temple des Dioscures, tomba dans une boutique de cordonnier située vis-à-vis : la religion même le recommandait au maître de la boutique. L'oiseau, habitué de bonne heure à parler, s'envolait tous les matins sur la tribune, et, tourné vers le forum, il saluait nominativement Tibère, puis les Césars Germanicus et Drusus, puis le peuple qui passait sur la place ; après, il retournait dans la boutique. Son assiduité fit pendant plusieurs années l'admiration générale. Un cordonnier voisin le tua, soit par jalousie, soit par un accès soudain de colère, comme il voulut le faire croire, parce que l'oiseau lui avait sali des chaussures par ses excréments. La multitude en conçut tant de fureur, que d'abord elle chassa de ce quartier, puis tua le coupable. Une foule innombrable assista aux funérailles solennelles de l'oiseau ; le lit funéraire fut porté sur les épaules de deux Éthiopiens précédés d'un joueur de flûte, avec des couronnes de toute espèce, jusqu'au bûcher, qui était élevé à la droite de la voie Appienne, à deux milles de Rome, dans le champ appela Rediculus. Ainsi le talent d'un oiseau parut au peuple romain une juste cause de faire des funérailles solennelles, ou de punir de mort un citoyen, dans une ville où aucun cortège n'avait suivi le convoi de tant d'hommes remarquables, et où personne n'avait vengé la mort de Scipion Émilien, destructeur de Carthage et de Numance. Ce fait se passa sous le consulat de M. Servilius et de C. Cestius, le 5 avant les kalendes d'avril (28 mars). Aujourd'hui même, au moment où j'écris, il y a dans Rome une corneille qui appartient à un chevalier romain : elle vient de la Bétique. Remarquable par sa couleur absolument noire, elle prononce en outre des phrases entières, et chaque jour elle en apprend de nouvelles. Récemment on a parlé de Craterus, surnommé Monoceros, qui, dans l'Erizène, contrée d'Asie, chassait à l'aide de corbeaux. Il les portait dans les forêts, perchés sur les aigrettes de son casque et sur ses épaules ; les corbeaux cherchaient le gibier, et le faisaient lever ; l'habitude en était tellement prise, que dans ses parties de chasse il était accompagné même par les corbeaux sauvages. Des auteurs ont cru digne de mémoire le fait suivant : un corbeau altéré fut aperçu jetant des pierres dans une urne funéraire, où de l'eau de pluies était amassée ; l'oiseau n'y pouvait pas atteindre, et il craignait de descendre au fond du vase. Par cet amas de pierres il fit monter assez l'eau pour boire.

E. PLINE L'ANCIEN (23-79 p.C.) – L'éléphant.

Tout le début du livre VIII (les chapitres 1 à 12) de l'Histoire naturelle est consacré à l'éléphant. Nous reproduisons ici un choix de chapitres essentiels.

E1. L'intelligence de l'éléphant.

(PLIN. *Hist.* 8, 1 ; trad. EL)

Ad reliqua transeamus animalia et primum terrestria. Maximum est elephans proximumque humanis sensibus, quippe intellectus illis sermonis patrii et imperiorum obedientia, officiorum quae didicere memoria, amoris et gloriae uoluptas, immo uero, quae etiam in homine rara, probitas, prudentia, aequitas, religio quoque siderum solisque ac lunae ueneratio. Auctores sunt in Mauretaniae saltibus ad quendam amnem, cui nomen est Amilo, nitescente luna noua greges eorum descendere ibique se purificantes sollemniter aqua circumspersi atque ita salutato sidere in siluas reuerti uitulorum fatigatos p[re] se ferentes. Alienae quoque religionis intellectu creduntur maria transituri non ante naues concendere quam inuitati rectoris iureiurando de reditu, uisque sunt fessi aegritudine, quando et illas moles infestant morbi, herbas supini in caelum iacentes, ueluti tellure precibus allegata. Nam, quod docilitatem attinet, regem adorant, genua submittunt, coronas porrigunt. Indis arant minores, quos appellant nothos.

Passons aux autres animaux, et parlons d'abord des animaux terrestres. L'éléphant est le plus grand, et celui dont l'intelligence se rapproche le plus de celle de l'hom[m]e ; car il comprend le langage du lieu où il habite ; il obéit aux commandements ; il se souvient de ce qu'on lui a enseigné à faire ; il éprouve la passion de l'amour et de la gloire ; il possède, à un degré rare même chez l'homme, l'honnêteté, la prudence, la justice ; il a aussi un sentiment religieux pour les astres, et il honore le soleil et la lune. Des auteurs rapportent que, dans les forêts de la Mauritanie, des troupeaux d'éléphants descendant sur le bord d'un fleuve nommé Amilas, aux rayons de la nouvelle lune : que là, se purifiant, ils s'aspergent solennellement avec l'eau ; et qu'après avoir ainsi salué l'astre ils rentrent dans les bois, portant avec leur trompe les petits fatigués. Ils comprennent même la religion des autres ; et l'on croit que, près de traverser la mer, ils ne s'embarquent qu'après que leur cornac leur a promis par serment le retour. On en a vu qui, accablés par la maladie (les maladies n'épargnent pas même ces masses énormes), jetaient, couchés sur le dos, des herbes vers le ciel, comme s'ils appelaient la terre en témoignage dans leurs prières. Quant à la docilité, ils adorent le roi, fléchissent le genou, présentent des couronnes. Les Indiens emploient au labourage des éléphants plus petits, qu'on appelle bâtards.

E2. Les premiers éléphants vus en Italie.

(PLIN. *Hist.* 8, 6 ; trad. EL)

Elephantos Italia primum uidit Pyrri regis bello et boves Lucas appellauit in Lucanis uisos anno urbis CCCCLXXII, Roma autem in triumpho VII annis ad superiorem numerum additis, eadem plurimos anno DII uictoria L. Metelli pontificis in Sicilia de Poenis captos. CXLII fuere aut, ut quidam, CXX, traeuti ratibus quas doliorum consertis ordinibus inposuerat. Verrius eos pugnasse in circo interfectosque iaculis tradit paenuria consilii, quoniam neque ali placuisset neque donari regibus ; L. Piso inductos dumtaxat in circum atque, ut contemptus eorum incresceret, ab operariis hastas praepilatas habentibus per circum totum actos. Nec quid deinde iis factum sit auctores explicant qui non putant interfectos.

L'Italie vit pour la première fois des éléphants lors de la guerre de Pyrrhus, et on les appela boeufs de Lucanie à cause du théâtre de la guerre ; ce fut l'an de Rome 472. Sept ans plus tard,

Rome en vit mener eu triomphe. Beaucoup furent pris en Sicile sur les Carthaginois par L. Metellus, pontife, et menés en triomphe l'an 502. Ils étaient au nombre de 142, ou, suivant d'autres, de 120 ; ils furent passés en Italie sur des radeaux que soutenaient des rangées de tonneaux. Verrius rapporte qu'ils combattirent dans le cirque, et qu'on les tua à coups de javelot parce qu'on ne sut qu'en faire, attendu qu'on ne voulut ni les nourrir ni les donner à des rois ; L. Pison prétend qu'ils furent introduits dans le cirque, et qu'afin de redoubler le mépris pour ces animaux, on les y fit seulement pourchasser par des ouvriers qui n'avaient que des piques sans fer. Les auteurs qui pensent qu'ils ne furent pas tués n'expliquent pas ce qu'ils devinrent par la suite.

E3. Le combat d'éléphants offert par Pompée.

(PLIN. *Hist. 8, 7, 20 sqq* ; trad. EL)

Pompei quoque altero consulatu, dedicatione templi Veneris Victricis, viginti pugnavere in Circo, aut, ut quidam tradunt, XVII, Gaetulis ex adverso iaculantibus, mirabili unius dimicione, qui pedibus confossis repsit genibus in catervas, abrepta scuta iaciens in sublime, quae decidentia voluptati spectantibus erant in orbem circumacta, velut arte, non furore beluae iacerentur... Sed Pompeiani, amissa fugae spe, misericordiam vulgi inenarrabili habitu quaerentes supplicavere quadam sese lamentatione complorantes : tanto populi dolore, ut oblitus imperatoris ac munificentiae honori suo exquisitae, flens universus consurgeret, dirasque Pompeo, quas ille mox luit, imprecaretur. Pugnavere et Caesari dictatori tertio consulatu eius viginti contra pedites D, iterumque totidem turruti cum sexagenis propugnatoribus, eodem quo priores numero peditum et pari equitum ex adverso dimicante : postea singuli, principibus Claudio et Neroni in consummatione gladiatorum.

Sous le second consulat de Pompée, lors de l'inauguration du temple de Vénus Victorieuse, vingt éléphants, ou selon d'autres sources, dix-sept, combattirent dans le Cirque contre des Gétules lançant des javelots. Un seul éléphant rendit ce combat extraordinaire. Les pattes percées de traits, il rampa sur les genoux jusqu'à ses adversaires, leur arracha leurs boucliers et les jeta en l'air. Ceux-ci retombaient en tournoyant, pour le plus grand plaisir des spectateurs qui y voyaient un tour d'adresse de l'animal et non un effet de sa fureur... Mais les éléphants offerts par Pompée, qui avaient perdu tout espoir de s'enfuir, implorèrent la pitié du peuple par des attitudes impossibles à décrire, comme s'ils se lamentaient sur eux-mêmes en gémissant. L'émotion des spectateurs fut telle qu'ils en oublièrent la présence du général et la générosité qu'il avait déployée en leur honneur : le peuple, tout entier, se leva d'un seul bloc en pleurant et lança des malédictions contre Pompée, qui d'ailleurs se réalisèrent bientôt. Vingt éléphants combattirent aussi pour le dictateur César lors de son troisième consulat. Ils avaient pour adversaires cinq cents fantassins et tout de suite après, il y eut un deuxième combat : vingt éléphants porteurs de tours avec chacune soixante combattants contre cinq cents fantassins et autant de cavaliers. Dans la suite, sous les règnes de Claude et de Néron, les éléphants ne combattirent plus qu'un à la fois contre un gladiateur lors de son dernier combat.

E4. La douceur naturelle de l'éléphant.

(PLIN. *Hist. 8, 7, 23 sqq* ; trad. EL)

Ipsius animalis tanta narratur clementia contra minus ualidos, ut in grege pecudum occurrentia manu dimoueat, ne quod obterat inprudens. Nec nisi lacesisti nocent idque cum gregatim semper ambulent, minime ex omnibus soliuagi. Equitatu circumuenti infirmos aut fessos uulneratosue in medium agmen recipiunt, acie uelut imperio aut ratione per uices subeunte. Capti celerrime mitificantur hordei suco. Capiuntur autem in India unum ex domitis agente rectore, qui deprehensum solitarium abactumue a grege uerberet ferum :

quo fatigato transcendit in eum nec secus ac priorem regit. Africa foueis capit, in quas deerrante aliquo protinus ceteri congerunt ramos, moles deuoluunt, aggeres construunt omniue ui conantur extrahere. Ante domitandi gratia reges equitatu cogebant in ualle manu factam et longo tractu fallacem, cuius inclusos ripis fossisque fame domabant. Argumentum erat ramus homine porrigente clementer acceptus. Nunc dentium causa pedes eorum iaculantur alioqui mollissimos. Trogodytae contermini Aethiopiae, qui hoc solo uenatu aluntur, propinquas itineri eorum descendunt arbores ; inde totius agminis nouissimum speculati extremas in clunes desiliunt. Laeua adprehenditur cauda, pedes stipantur in sinistro femine : ita pendens alterum poplitem dextra caedit ac praecuta bipenni hoc crure tardato profugiens alterius poplitis neruos ferit, cuncta praeceleri perniciitate peragens. Alii tutiore genere, sed magis fallaci, ingentes arcus intentos defigunt humi longius ; hos praecipui uiribus iuuenes continent, alii conixi pari conatu contendunt ac praetereuntibus sagittarum uenabula infigunt, mox sanguinis uestigiis secuntur.

L'éléphant a, dit-on, tant de douceur a l'égard de plus faible que lui, qu'au milieu d'un troupeau de menu bétail il écarte avec sa trompe les animaux qui sont devant lui, de peur d'en écraser quelqu'un par mégarde ; ils ne font du mal que provoqués. En raison de cette douceur, ils marchent toujours en troupe, et ce sont les moins solitaires des animaux. Entourés par de la cavalerie, ils mettent au milieu les malades, les fatigués, les blessés, et ils viennent tour à tour au premier rang, comme s'ils obéissaient à un commandement et à la discipline. Pris, ils s'apprivoisent très promptement par l'usage de l'orge. Dans l'Inde, pour les prendre, un cornac dirige un éléphant apprivoisé sur lequel il est monté, et qui, surprenant un éléphant sauvage isolé ou séparé de sa troupe, le frappe et le réduit ; alors le cornac monte sur cet éléphant, qui lui obéit comme le premier. En Afrique on les prend dans des fosses ; dès qu'un d'entre eux est allé y tomber, les autres entassent des branchages, jettent des roches, et font tous leurs efforts pour le retirer en comblant ainsi la fosse. Autrefois qu'on les chassait pour les dompter, on les poussait, à l'aide de la cavalerie, dans un long défilé fait de main d'hommes et sans issue ; là, enfermés par des fossés et des levées de terre, on les domptait par la faim. Ce qui prouvait leur soumission, c'est quand ils recevaient paisiblement un rameau qu'un homme leur présentait. Maintenant qu'on les chasse pour avoir leurs défenses, on cherche à les blesser à coups de flèches aux pieds, qui sont leur partie la plus sensible. Les Troglodytes, limitrophes de l'Éthiopie, qui ne vivent que de cette chasse, montent sur les arbres voisins des chemins que suivent les éléphants ; puis, ayant remarqué le dernier de toute la bande, ils sautent sur l'extrémité de sa croupe ; de la main gauche ils le saisissent par la queue, ils appuient leurs pieds sur la cuisse gauche ; ainsi suspendus, ils coupent de la main droite, avec une hache à double tranchant très affilée, l'un des jarrets ; cette blessure retardant l'animal, ils lui coupent en se sauvant les tendons de l'autre jarret : tout cela se fait avec une rapidité extrême. D'autres, employant un mode moins périlleux mais moins certain, fixent dans la terre, à une distance plus considérable, de très grands arcs ; des jeunes gens très forts les maintiennent ; d'autres, non moins forts, les tendent, et lancent des épieux en guise de flèches sur les éléphants qui passent ; puis ils suivent l'animal blessé à la trace de son sang.

F. PLINE L'ANCIEN (23-79 p.C.) – Les autruches.

(PLIN. *Hist. 10, 1 sqq*, trad. EL)

Sequitur natura auium, quarum grandissimi et paene bestiarum generis struthocameli Africi Aethiopici altitudinem equitis insidentis equo excedunt, celeritatem uincunt, ad hoc demum datis pinnis, ut currentem adiuuent. Cetero non sunt uolucres nec a terra attolluntur. Ungulae iis ceruinis similes, quibus dimicant, bisulcae et comprehendendis lapidibus utiles, quos in fuga contra sequentes ingerunt pedibus. Concoquendi sine dilectu deuorata mira natura, sed non minus stoliditas in tanta reliqui corporis altitudine, cum colla frutice occultauerint, latere sese existimant. Praemia ex iis oua, propter amplitudinem pro quibusdam habita uasis, conosque bellicos et galeas adornantes pinnae.

Les plus grands, et qui se rapprochent de la classe des quadrupèdes, sont les autruches d'Afrique ou d'Éthiopie : elles dépassent en hauteur un homme à cheval, elles le devancent à la course ; des ailes ne leur sont données que pour leur aider à courir ; du reste, ce ne sont pas des oiseaux, et elles ne s'élèvent point de terre. Leurs pieds sont semblables à ceux du cerf, fourchus ; elles s'en servent pour combattre, saisissant des pierres, qu'elles lancent en fuyant contre ceux qui les poursuivent. Dévorant tout indistinctement, elles ont la singulière faculté de tout digérer ; mais leur stupidité n'est pas moins singulière : elles s'imaginent, avec un corps si grand, que lorsqu'elles ont caché leur tête dans les broussailles on ne les voit plus. On estime leurs oeufs à cause de la grosseur, on s'en sert au lieu de vases ; et leurs plumes servent à orner les cimiers et les casques.

G. MARTIAL (40-104 p.C.) – Les animaux du cirque.

Les trente-trois premières épigrammes de Martial (en amont du livre I proprement dit¹⁴) constituent ce qui est habituellement nommé le liber spectaculorum, rédigé à l'occasion de l'inauguration du Colisée, en l'an 80. Le nombre et la variété des animaux proposés alors en spectacles constituent une part de la propagande de Domitien, dont les épigrammes de Martial sont un écho, et qui valurent à son auteur l'accession à l'ordre équestre. Nous en proposons ici un choix.

G1. Un daim et des chiens.

(MART. *Spect. 30* ; trad. VV/NAD/JM)

Concita ueloces fugeret cum damma Molossos
et uaria lentas necteret arte moras,
Caesaris ante pedes supplex similisque roganti
constitit, et praedam non tetigere canes.
.....¹⁵
Haec intellecto principe dona tulit.
Numen habet Caesar : sacra est haec, sacra potestas,
credite : mentiri non didicere ferae.

Poursuivi par des chiens agiles, un daim fuyait, cherchant à les dépister à force de ruses et de détours : il s'arrête aux pieds de César, comme pour le supplier et lui demande grâce ; et les chiens ne touchèrent pas à cette proie. Il dut cette faveur au fait d'avoir reconnu l'empereur. César est dieu ; sacrée, vraiment sacrée est sa puissance ; soyez-en assurés, car les bêtes n'ont pas appris à mentir.

¹⁴ La numérotation exacte est disputée, nous suivons celle retenue par H. I. Izaac, dans son édition (Collection des Universités de France, 1961).

¹⁵ Il manque en apparence un hexamètre (deux pentamètres s'enchaînent).

G2. Le lion qui a blessé son gardien.

(MART. *Spect.* 10 ; trad. VV/NAD/JM)

Laeserat ingrato leo perfidus ore magistrum,
ausus tam notas contemerare manus,
sed dignas tanto persoluit crimine poenas,
et qui non tulerat uerbera, tela tulit.
Quos decet esse hominum tali sub principe mores,
qui iubet ingenium mitius esse feris !

Un lion perfide avait blessé son maître
avec son ingrate gueule, et osé
ensanglanter des mains qu'il connaissait si
bien : mais il subit la peine que méritait un
pareil forfait ; et celui qui n'avait point
voulu souffrir une correction légère
souffrit l'atteinte de traits qui le percèrent.
Quelles doivent être les moeurs des
hommes sous un prince qui force
jusqu'aux animaux féroces à s'adoucir !

G3. L'ours englué.

(MART. *Spect.* 11 ; trad. VV/NAD/JM)

Praecepis sanguinea dum se rotat ursus harena,
implicitam uisco perdidit ille fugam.
Splendida iam tecto cessent uenabula ferro,
nec uolet excussa lancea torta manu ;
deprendat uacuo uenator in aere praedam,
si captare feras aucupis arte placet.

Cet ours, en se roulant impétueusement sur
l'arène sanglante, a rendu sa fuite
impossible ; il s'est empêtré dans la glu. Que
les épieux luisants soient mis à l'écart et
cessent de montrer leur fer ; que l'on ne voie
plus voler de javelot lancé par une main
vigoureuse ; que le chasseur aille saisir sa
proie dans les airs, si l'on recourt à l'art de
l'oiseleur contre les quadrupèdes des forêts.

G4. La laie gravide mise à mort.

(MART. *Spect.* 13 ; trad. VV/NAD/JM)

Icta gravi telo confossaque vulnere mater
sus pariter vitam perdidit atque dedit.
O quam certa fuit librato dextera ferro !
Hanc ego Lucinae credo fuisse manum.
Experta est numen moriens utriusque Dianaee,
quaque soluta parens quaque perempta fera est.

Frappée d'un trait meurtrier, et atteinte
d'une blessure profonde, une laie perd la
vie ; et eu même temps la donne. Oh !
combien fut adroite la main qui lança ce
fer ! Ce fut, je crois, celle de Lucine. Cette
laie, en mourant, éprouva la double
puissance de Diane par le fait de sa
délivrance et par le fait de sa mort.

G5. Un tigre apprivoisé devenu féroce.

(MART. *Spect.* 18 ; trad. VV/NAD/JM)

Lambere securi dextram consueta magistri
tigris, ab Hyrcano gloria rara iugo,
saeua ferum rabido lacerauit dente leonem :
res noua, non ullis cognita temporibus.
Ausa est tale nihil, siluis dum uixit in altis :
postquam inter nos est, plus feritatis habet.

Habitué à lécher la main confiante de son
maître, un tigre, la merveille et la gloire des
forêts de l'Hyrcanie, a, dans sa fureur, déchiré
de sa dent cruelle un farouche lion. Chose
inouïe, dont on n'avait pas eu d'exemple
jusqu'à nos jours ! Tant qu'il vécut an fond des
forêts, ce tigre n'eut jamais pareille audace ;
depuis qu'il 'est parmi nous, il est devenu plus
féroce.

G6. Le taureau attaquant un éléphant.

(MART. *Spect.* 19 ; trad. VV/NAD/JM)

<p>Qui modo per totam flammis stimulatus harenam sustulerat raptas taurus in astra pilas. Occubuit tandem cornuto tñadoreñ petitus, dum facilem tolli sic elephanta putat.</p>	<p>Ce taureau qui, tout à l'heure, excité par les flammes, faisait voler dans les airs les débris des mannequins, et en jonchait l'arène, tombe enfin victime de sa rage, en voulant frapper de ses cornes un éléphant qu'il croyait enlever aussi facilement que les mannequins.</p>
--	---

G7. Le rhinocéros.

(MART. *Spect.* 32 ; trad. VV/NAD/JM)

<p>Sollicitant pauidi dum rhinocerota magistri seque diu magnae colligit ira ferae, desperabantur promissi proelia Martis ; sed tandem rediit cognitus ante furor. Namque grauem cornu gemino sic extulit ursum, iactat ut impositas taurus in astra pilas.</p>	<p>Tandis que les piqueurs excitaient en tremblant le rhinocéros, et que celui-ci concentrat sa terrible colère, on désespérait d'offrir aux spectateurs le combat promis, quand soudain le rhinocéros devient aussi furieux que jamais, et, de sa double corne, a enlevé un ours énorme aussi facilement qu'un taureau lance les mannequins dans les airs.</p>
---	---

H. MARTIAL (40-104 p.C.) – Divers animaux sauvages domptés.

(MART. *Epig.* 1, 104 ; trad. VV/NAD/JM)

<p>Picto quod iuga delicata collo Pardus sustinet improbaeque tigres Indulgent patientiam flagello, Mordent aurea quod lupata cerui, Quod frenis Libyci domantur ursi Et, quantum Calydon tulisse fertur, Paret purpureis aper capistris, Turpes esseda quod trahunt uisontes Et molles dare iussa quod choreas Nigro belua non negat magistro : Quis spectacula non putet deorum ? Haec transit tamen, ut minora, quisquis Venatus humiles uidet leonum, Quos uelox leporum timor fatigat. Dimitunt, repetunt, amantque captos, Et securior est in ore praeda, Laxos cui dare peruiosque rictus Gaudent et timidos tenere dentes, Mollem frangere dum pudet rapinam, Stratis cum modo uenerint iuuencis. Haec clementia non paratur arte, Sed norunt cuï seruiant leones.</p>	<p>Le léopard porte un joug charmant sur son cou tacheté, les tigres féroces supportent avec patience le fouet, les cerfs mordent les mors en or, les ours de Libye obéissent aux freins ; aussi grand que celui qui, dit-on, ravagea Calydon, un sanglier obéit au licou de pourpre, d'affreux bisons traînent des chars de guerre et, docile aux ordres de son maître noir, l'éléphant ne refuse pas d'exécuter des danses gracieuses. Qui ne croirait pas à des spectacles de dieux ? Et pourtant on les considère comme peu de choses quand on voit les humbles chasses des lions que fatigue la crainte des lièvres rapides. Ils les laissent aller, les reprennent, les caressent après les avoir saisis, et dans leur gueule leur proie est en grande sécurité. Ils se plaisent à leur donner une gueule desserrée et par où ils peuvent passer, et à retenir craintivement tant ils ont peur de briser une proie si tendre ; et cela, au moment même où ils viennent de terrasser des taureaux. Cette clémence ne provient pas du dressage, mais les lions savent bien au service de qui ils sont.</p>
--	--

I. STACE (40-96 p.C.) – Le lion apprivoisé.

(STAT. S. 2, 5 ; trad. HC)

Quid tibi monstrata mansuescere profuit ira ?
 quid scelus humanasque animo dediscere caedes
 imperiumque pati et domino parere minori ?
 quid, quod abire domo rursusque in claustra reverti
 suetus et a capta iam sponte recedere praeda
 insertasque manus laxo dimittere morsu ?
 occidis, altarum vastator docte ferarum,
 non grege Massylo curvaque indagine clausus,
 non formidato supra venabula saltu
 incitus aut caeco foveae deceptus hiatu,
 sed victus fugiente fera. stat cardine aperto
 infelix cavea, et clausas circum undique portas
 hoc licuisse nefas placidi tumuere leones.
 tum cunctis cecidere iubae, puduitque relatum
 aspicere, et totas duxere in lumina frontes.
 at non te primo fusum novus obruit ictu
 ille pudor : mansere animi, virtusque cadenti
 a media iam morte redit, nec protinus omnes
 terga dedere minae. sicut sibi conscius alti
 vulneris adversum moriens it miles in hostem
 attollitque manum et ferro labente minatur,
 sic piger ille gradu solitoque exutus honore
 firmat hians oculos animamque hostemque requirit.
 magna tamen subiti tecum solacia leti,
 victe, feres, quod te maesti populusque patresque,
 ceu notus caderes tristi gladiator harena,
 ingemuere mori ; magni quod Caesaris ora
 inter tot Scythicas Libycasque, e litore Rheni
 et Pharia de gente feras, quas perdere vile est,
 unius amissi tetigit iactura leonis.

Que t'a servi de renverser l'élan de ta colère
 pour t'adoucir ? Que t'a servi de renoncer au
 crime et au meurtre à l'égard des hommes,
 de te plier à une loi, d'obéir à un maître plus
 faible que toi ? Pourquoi t'être habitué à
 quitter ta demeure, puis à y rentrer, et à
 épargner la proie déjà saisie, et à laisser se
 retirer les mains prises dans ta gueule ? Tu
 meurs, savant destructeur des bêtes les plus
 féroces. Tu n'as pas été cerné par une troupe
 de chasseurs massyliens, tu n'as pas été
 déchiré par l'épieu qu'on tend à ton bond
 redouté, tu n'es pas tombé dans la fosse
 cachée. Une bête sauvage t'a vaincu et a fui.
 Grande ouverte reste maintenant la porte de
 ta loge ; et tout autour, derrière leurs grilles,
 épouvantés de l'horrible malheur, les lions
 se sont mis à trembler. Toutes crinières
 tombantes, ils ont honte à la vue de ta
 dépouille et, sur leurs yeux ils abaissent
 toutes les peaux de leur front. Mais ce n'est
 pas du premier coup qu'écrasé, tu as subi un
 affront nouveau pour toi ; ton coeur a tenu
 bon ; à toi qui tombais, le courage revenait
 du sein de la mort, toutes tes menaces n'ont
 pas cédé en une fois. Comme un soldat,
 malgré la blessure qu'il sait profonde,
 marche déjà mourant à l'ennemi, dresse un
 bras et brandit le fer qui lui échappe, ainsi
 cet animal aux pattes fléchissantes,
 dépouillé de son habituelle majesté, force
 ses yeux à se rouvrir, cherchant à la fois son
 souffle et l'adversaire. De grandes
 consolations cependant t'ont accompagné
 dans ta mort de vaincu, car le peuple et le
 sénat, frappés d'affliction, ont gémi comme
 pour un gladiateur illustre frappé dans
 l'arène ; et le visage du grand César, alors
 que tant de bêtes féroces tirées de Scythie,
 d'Afrique, des bords du Rhin et des pays du
 Phare, se voient sacrifiées sans compter, la
 mort d'un seul lion l'a ému.

J. ARRIEN (85-146 p.C.) – Les éléphants des Indes.

(ARR. *Ind.* 14, 2-6 ; trad. PC)

Ἄγοντες δὲ ἐς τὰς κώμας τοὺς ἀλόντας τοῦ τε χλωροῦ καλάμου καὶ τῆς ποίης τὰ πρῶτα
 ἐμφαγεῖν ἔδοσαν, οἵ δὲ ὑπὸ ἀθυμίης οὐκ ἐθέλουσιν οὐδὲν σιτέεσθαι, τοὺς δὲ
 περιιστάμενοι οἱ Ἰνδοὶ ὠδῆσί τε καὶ τυμπάνοισι καὶ κυμβάλοισιν κρούοντές τε καὶ
 ἐπάδοντες κατευνάζουσι. Θυμόσοφον γὰρ εἴπερ τι ἄλλο θηρίον ἐλέφας, καὶ τινες ἡδη

αὐτῶν τοὺς ἀμβάτας σφῶν ἐν πολέμῳ ἀποθανόντας ἀραντες αὐτοὶ ἐξήνεγκαν ἐς ταφήν, οἱ δὲ καὶ ὑπερήσπισαν κειμένους, οἱ δὲ καὶ πεσόντων προεκινδύνευσαν, ὁ δέ τις πρὸς ὅργην ἀποκτείνας τὸν ἀμβάτην ὑπὸ μετανοίης τε καὶ ἀθυμίης ἀπέθανεν. Εἶδον δὲ ἐγὼ καὶ κυμβαλίζοντα ἥδη ἐλέφαντα καὶ ἄλλους ὁρχεομένους, κυμβάλου τῷ κυμβαλίζοντι πρὸς τοῖν σκελοῖν τοῖν ἔμπροσθε προσηρτημένου, καὶ πρὸς τῇ προβοσκίδι καλεομένῃ ἄλλο κύμβαλον· ὁ δὲ ἐν μέρει τῇ προβοσκίδι ἔκρουν τὸ κύμβαλον ἐν ὁυθμῷ πρὸς ἑκατέροιν τοῖν σκελοῖν, οἱ δὲ ὁρχεόμενοι ἐν κύκλῳ τε ἐχόρευν, καὶ ἐπαίροντές τε καὶ ἐπικάμπτοντες τὰ ἔμπροσθε σκέλεα ἐν τῷ μέρει ἐν ὁυθμῷ καὶ οὗτοι ἔβαινον, κατ' ὅτι ὁ κυμβαλίζων σφίσιν ὑπηγέετο.

Les chasseurs emmènent dans les villages les bêtes prises et leur donnent d'abord des roseaux et de l'herbe à manger ; mais elles restent abattues et ne veulent aucune nourriture ; alors les Indiens les entourent, battent des tambours et des cymbales, chantent, et arrivent ainsi à les apprivoiser. L'éléphant est en effet intelligent plus que toute autre bête. On en cite qui ramassèrent d'eux-mêmes le corps de leur cornac tué dans une bataille et l'emportèrent pour qu'on l'ensevelît ; d'autres qui lui firent un rempart de leur corps, quand il gisait à terre ; d'autres qui se sont battus pour le protéger, quand il était tombé ; l'un même, qui, dans un moment de colère, avait tué son cornac, mourut de repentir et de désespoir. Pour moi, j'ai déjà vu un éléphant jouer des cymbales pendant que d'autres dansaient ; des cymbales étaient attachées aux membres antérieurs de la bête qui jouait, et à ce qu'on appelle la trompe, une autre cymbale. L'éléphant frappait alternativement la cymbale contre ses deux pattes, avec la trompe, en mesure, les autres dansant en rond formaient un chœur ; ils levaient et pliaient les membres de devant tour à tour et ils réglaient eux aussi leurs pas sur le rythme que leur donnait le musicien.

K. AULU-GELLE (123-180 p.C.) – Le lion d'Androclès.

(GELL. 5, 12 ; trad. MC/MB)

Quod Apion, doctus homo, qui « Plistonices » appellatus est, uidisse se Romae scripsit recognitionem inter sese mutuam ex uetere notitia hominis et leonis. 1 Apion, qui « Plistonices » appellatus est, litteris homo multis praeditus rerumque Graecarum plurima atque uaria scientia fuit. 2 Eius libri non incelebres feruntur, quibus omnium ferme, quae mirifica in Aegypto uisuntur audiunturque, historia comprehenditur. 3 Sed in his, quae uel audisse uel legisse sese dicit, fortassean uitio studioque ostentationis sit loquacior - est enim sane quam in praedicandis doctrinis sui uenditator -; 4 hoc autem, quod in libro Aegyptiacorum quinto scripsit, neque audisse neque legisse, sed ipsum sese in urbe Roma uidisse oculis suis confirmat. « In circo maximo », inquit, « uenationis amplissimae pugna populo dabatur. 6 Eius rei, Romae cum forte essem, spectator », inquit, « fui. 7 Multae ibi saeuentes ferae, magnitudines bestiarum excellentes, omniumque inuisitata aut forma erat aut ferocia. 8 Sed praeter alia omnia leonum », inquit, « immanitas admirationi fuit praeterque omnis ceteros unus. 9 Is unus leo corporis impetu et uastitudine terrificoque fremitu et sonoro, toris comisque ceruicum fluctuantibus animos oculosque omnium in sese conuerterat. 10 Introductus erat inter compluris ceteros ad pugnam bestiarum datus seruus uiri consularis ; ei seruo Androclus nomen fuit. 11 Hunc ille leo ubi uidit procul, repente », inquit, « quasi admirans stetit ac deinde sensim atque placide tamquam noscitarundus ad hominem accedit. 12 Tum caudam more atque ritu adulantium canum clementer et blande mouet hominisque se corpori adiungit cruraque eius et manus prope iam exanimati metu lingua leniter demulcet. 13 Homo Androclus inter illa tam atrocis ferae blandimenta amissum animum recuperat, paulatim oculos ad contuendum leonem refert. 14 Tum quasi mutua recognitione facta laetos », inquit, « et gratulabundos uideres hominem et leonem ». 15 Ea re prorsus tam admirabili maximos populi clamores excitatos dicit accersitumque a

Caesare Androclum quae sitamque causam, cur illi atrocissimus leo uni parsisset. 16 Ibi Androclus rem mirificam narrat atque admirandam. 17 « Cum prouinciam », inquit, « Africam proconsulari imperio meus dominus obtineret, ego ibi iniquis eius et cotidianis uerberibus ad fugam sum coactus et, ut mihi a domino, terrae illius praeside, tutiores latebrae forent, in camporum et arenarum solitudines concessi ac, si defuisset cibus, consilium fuit mortem aliquo pacto quaerere. 18 Tum sole medio », inquit, « rabido et flagranti specum quandam nanctus remotam latebrosamque in eam me penetra et recondo. 19 Neque multo post ad eandem specum uenit hic leo debili uno et cruento pede gemitus edens et murmura dolorem cruciatumque uulneris commiserantia ». Atque illic primo quidem conspectu aduenientis leonis territum sibi et pauefactum animum dixit. { - - - } 21 « Sed postquam introgressus », inquit, « leo, uti re ipsa apparuit, in habitaculum illud suum, uidet me procul delitescentem, mitis et mansues accessit et sublatum pedem ostendere mihi et porrigere quasi opis petendae gratia uisus est. 22 Ibi », inquit, « ego stirpem ingentem uestigio pedis eius haerentem reuelli conceptamque saniem uolnere intimo expressi accuratiusque sine magna iam formidine siccaui penitus atque detersi cruorem. 23 Illa tunc mea opera et medella leuatus pede in manibus meis posito recubuit et quieuit, 24 atque ex eo die triennium totum ego et leo in eadem specu eodemque et uictu uiximus. 25 Nam, quas uenabatur feras, membra opimiora ad specum mihi subgerebat, quae ego ignis copiam non habens meridiano sole torrens edebam. 26 Sed ubi me, « inquit, « uitae illius ferinae iam pertaesum est, leone in uenatum profecto reliqui specum et uiam ferme tridui permensus a militibus uisus adprehensusque sum et ad dominum ex Africa Romam deductus. 27 Is me statim rei capitalis damnandum dandumque ad bestias curauit. 28 Intellego autem », inquit, « hunc quoque leonem me tunc separato captum gratiam mihi nunc beneficii et medicinae referre ». 29 Haec Apion dixisse Androclum tradit eaque omnia scripta circumlataque tabula populo declarata atque ideo cunctis potentibus dimissum Androclum et poena solutum leonemque ei suffragiis populi donatum. 30 « Postea », inquit, « uidebamus Androclum et leonem loro tenui reuinctum urbe tota circum tabernas ire, donari aere Androclum, floribus spargi leonem, omnes ubique obuios dicere : Hic est leo hospes hominis, hic est homo medicus leonis ». »

Histoire racontée par Apion, surnommé Plistoniciès qui affirme avoir vu à Rome un lion et un esclave se reconnaître mutuellement. Apion, surnommé Plistoniciès, était un auteur rempli d'érudition, très remarquable surtout par la variété de ses connaissances sur l'antiquité grecque. On estime assez généralement le recueil dans lequel il a consigné tout ce que l'Égypte offre de plus merveilleux dans ses monuments ou dans les traditions de ses habitants. Toutefois, dans le récit de ce qu'il a lu ou entendu dire, il est trop prolix ; il se laisse trop entraîner à l'exagération par le désir de produire de l'effet ; car il aime beaucoup à faire parade de sa science. Mais le fait qu'il rapporte dans le cinquième livre de ses *Égyptiaques*, il ne l'a ni lu, ni entendu raconter ; il affirme l'avoir vu de ses propres yeux à Rome : Un jour, dit-il, tout le peuple romain était assemblé dans le grand Cirque, où l'on devait donner le spectacle d'une chasse d'animaux ; me trouvant à Rome, j'allai au Cirque ; on voyait dans l'arène une foule d'animaux d'une grandeur prodigieuse et d'une férocité extraordinaire ; mais ce qu'on admirait surtout, c'était une troupe de lions énormes, parmi lesquels un entre tous, par sa taille monstrueuse, par ses bonds rapides, par ses rugissements terribles, par ses muscles saillants, par sa crinière flottante et hérissée, frappait d'étonnement les spectateurs et attirait tous les regards. Au nombre des malheureux condamnés à disputer leur vie contre ces animaux, se trouvait l'ancien esclave d'un personnage consulaire. Cet esclave se nommait Androclès. A peine le lion l'a-t-il vu de loin, ajoute Plistoniciès, qu'il s'arrête comme saisi d'étonnement ; puis il s'avance doucement vers lui, s'approche peu à peu en le regardant comme s'il le reconnaissait ; arrivé près de lui il agite la queue d'un air soumis et, caressant, comme le chien qui flatte son maître ; il se frotte contre le

corps de l'esclave, et lèche doucement les jambes et les mains du malheureux à demi mort de frayeur. Cependant Androclés, en se sentant caressé par le terrible animal, reprend ses esprits ; ses yeux s'entr'ouvent peu à peu, il ose regarder le lion : alors on vit l'homme et le lion, comme s'ils se fussent reconnus mutuellement, se donner l'un à l'autre des marques de joie et d'attachement. À ce spectacle étrange, dit Apion, l'assemblée tout entière éclate en applaudissements ; César fait approcher Androclès, lui demande pourquoi seul il a été épargné par cette bête cruelle. Alors Androclès raconte l'aventure la plus étonnante et la plus merveilleuse : « J'étais, dit-il, esclave du proconsul qui gouvernait la province d'Afrique ; les coups et les mauvais traitements dont j'étais accablé tous les jours, sans les avoir mérités, me déterminèrent à prendre la fuite ; et, pour échapper aux poursuites d'un maître tout puissant dans cette province, je cherchai une retraite dans les sables et dans les déserts, résolu de me donner la mort n'importe comment, si je venais à manquer de nourriture. Je marchais brûlé par les rayons ardents du soleil, alors au milieu de sa course, lorsque je trouvai sur mon chemin un antre ténébreux, isolé ; j'y pénètre, m'y cache. Peu d'instants après, je vis arriver ce lion, marchant avec peine ; une de ses pattes était toute sanglante ; il poussait des rugissements et des cris affreux que lui arrachait la douleur causée par sa blessure. D'abord la vue de ce lion qui se dirigeait de mon côté me glaça de terreur et d'effroi ; mais, dès qu'il m'eut aperçu au fond de l'antre qui évidemment lui servait de repaire, il avance d'un air doux et soumis, il lève sa patte, me la présente, me montre sa blessure et semble me demander du secours : alors j'arrache une grosse épine enfoncee entre ses griffes, je presse la plaie et j'en fais sortir le pus qui s'y était formé ; bientôt revenant un peu de ma frayeur, j'épongeai soigneusement la plaie et en enlevai le sang. Le lion, que j'avais soulagé et délivré des ses souffrances, se couche et s'endort paisiblement, sa patte dans mes mains. À partir de ce jour, nous vécûmes ensemble dans cet antre pendant trois ans, et nous partagions les mêmes aliments : le lion me portait, dans notre retraite, les meilleurs morceaux des bêtes qu'il prenait à la chasse ; comme je n'avais pas de feu, je les faisais cuire aux rayons du soleil, à l'heure de midi. Cependant, commençant à m'ennuyer de la vie sauvage que je menais, un jour je profitai du moment où ce lion était à la chasse pour quitter l'antre ; après trois jours de marche, je fus reconnu par des soldats qui me saisirent. Ramené d'Afrique à Rome, je parus devant mon maître qui sur-le-champ prononça mon arrêt de mort et me condamna à être livré aux bêtes. Je pense, ajoute Androclès, que ce lion a été pris aussi depuis notre séparation ; il me témoigne aujourd'hui sa reconnaissance de ce que je l'ai soigné et guéri. » Tel est le récit qu'Apion met dans la bouche d'Androclès. Aussitôt on écrit cette aventure sur une tablette que l'on fait circuler parmi les spectateurs. Cédant à la demande de la multitude, César fait grâce à l'esclave, et, en outre, le peuple veut qu'on lui fasse présent du lion. Ensuite, dit Apion, nous vîmes Androclès tenant le lion attaché par une faible courroie, parcourir les rues de Rome : on lui donnait de l'argent, on jetait des fleurs pour le lion, et l'on s'écriait de tous côtés : « Voici le lion qui a donné l'hospitalité à un homme ; voici l'homme qui a guéri un lion. »

L. EUSÈBE DE CÉSARÉE (265-339 p.C.) – L'exécution de Blandine par les lions et les taureaux.

(EUS. 5, 1, 41 sqq ; trad. EG)

Ἡ δὲ Βλανδῖνα ἐπὶ ξύλου κρεμασθεῖσα προύκειτο βορὰ τῶν εἰσβαλλομένων θηρίων· ἡ καὶ διὰ τοῦ βλέπεσθαι σταυροῦ σχήματι κρεμαμένη διὰ τῆς εὐτόνου προσευχῆς πολλὴν προθυμίαν τοῖς ἀγωνιζομένοις ἐνεποίει, βλεπόντων αὐτῶν ἐν τῷ ἀγῶνι καὶ τοῖς ἔξωθεν ὀφθαλμοῖς διὰ τῆς ἀδελφῆς τὸν ὑπὲρ αὐτῶν ἐσταυρωμένον, ἵνα πείσῃ τοὺς πιστεύοντας εἰς αὐτὸν ὅτι πᾶς ὁ ὑπὲρ τῆς Χριστοῦ δόξης παθὼν τὴν κοινωνίαν ἀεὶ ἔχει μετὰ τοῦ ζῶντος θεοῦ. Καὶ μηδενὸς ἀψαμένου τότε τῶν θηρίων αὐτῆς, καθαιρεθεῖσα ἀπὸ τοῦ ξύλου ἀνελήφθη πάλιν εἰς τὴν εἰρκτήν, εἰς ἄλλον ἀγῶνα τηρουμένη. [...] Καὶ

μετὰ τὰς μάστιγας, μετὰ τὰ θηρία, μετὰ τὸ τήγανον, τοῦσχατον εἰς γυργαθὸν βληθεῖσα ταύρῳ παρεβλήθη, καὶ ίκανῶς ἀναβληθεῖσα πρὸς τοῦ ζώου μηδὲ αἰσθησιν ἔτι τῶν συμβαινόντων ἔχουσα διὰ τὴν ἐλπίδα καὶ ἐποχὴν τῶν πεπιστευμένων καὶ ὄμιλίαν πρὸς Χριστόν, ἐτύθη καὶ αὐτή, καὶ αὐτῶν ὄμολογούντων τῶν ἐθνῶν ὅτι μηδεπώποτε παρ’ αὐτοῖς γυνὴ τοιαῦτα καὶ τοσαῦτα ἔπαθεν.

Blandine fut liée et suspendue à un poteau pour être dévorée par les bêtes lancées contre elle : la regarder ainsi attachée en forme de croix, l'entendre prier à haute voix, donnait aux athlètes un grand courage : il leur semblait, dans ce combat, voir des yeux du corps, en leur sœur, Celui qui a été crucifié pour eux, afin de persuader à ceux qui croient en lui, que quiconque souffre ici-bas pour la gloire du Christ aura éternellement part au Dieu vivant. Or, pas une des bêtes ne la toucha en ce moment ; détachée du poteau, elle fut ramenée dans sa prison et réservée pour un autre combat. [...] Après les fouets, après les fauves, après le gril, on la mit en dernier lieu dans un filet et on la présenta à un taureau : elle fut assez longtemps projetée par l'animal, mais elle n'éprouvait aucun sentiment de ce qui lui arrivait, grâce à l'espérance, à l'attachement aux biens de la foi et à sa conversation avec le Christ. Elle fut immolée elle aussi, et les païens eux-mêmes avouèrent que jamais parmi eux une femme n'avait enduré d'aussi nombreux et durs tourments.

N. AUSONE (310-395 p.C.) – Le lièvre.

(AUS. *Epig.* 135)

Trinacrii quondam currentem in littoris ora
Ante canes leporem caeruleus rapuit.
At lepus : « In me omnis terrae pelagique rapina est
Forsitan et caeli, si canis astra tenet »

Un jour, en courant au bord du rivage de Sicile, poursuivi par une meute, un lièvre fut pris par un chien de mer. Le lièvre s'écria : « Tout m'est hostile, terre, mer et peut-être le ciel, si un chien tient les astres. »

O. AMMIEN MARCELLIN (330-395 p.C.) – Les éléphants.

(AMM. 25, 1, 14 sqq ; trad. MN)

Post hos elephantorum fulgentium formidandam speciem et truculentos hiatus uix mentes pauidae perferebant, ad quorum stridorem odoremque et insuetum aspectum magis terrebantur. Quibus insidentes magistri manubriatos cultros dexteris manibus inligatos gestabant, acceptae apud Nisibin memores cladis, et si ferociens animal uires exuperasset regentis, ne reuersum per suos, ut tunc acciderat, conlisam sterneret plebem, uertebram, quae caput a ceruice disterminat, ictu maximo terebrabant. exploratum est enim aliquando ab Hasdrubale Hannibalis fratre ita citius uitam huius modi adimi beluarum.

Derrière eux venaient les éléphants, la trompe levée, et montrant leurs horribles gueules ouvertes. Leur vue seule glaçait les coeurs, et les chevaux surtout s'épouvaient de leurs cris et de l'odeur qu'ils exhalent. Les conducteurs, depuis la défaite de Nisibe, où les éléphants s'étaient retournés contre leurs propres bataillons et les avaient écrasés dans leur fuite, pour éviter le retour de ce désastre portaient tous, attachés au poignet droit, de longs couteaux à manche, se tenant prêts, si l'animal devenait furieux au point qu'ils n'en fussent plus maîtres, à l'en frapper de toute leur force à l'articulation de la dernière vertèbre, l'expérience d'Hasdrubal, frère d'Hannibal, ayant démontré qu'il n'en faut pas davantage pour mettre un de ces monstres à mort.

V. Les insectes

A. ARISTOTE (384 – 322 a.C.) – Textes d'*histoire naturelle*.

*Les traités zoologiques d'Aristote (dans l'ordre chronologique : L'*Histoire des animaux*, les *Parties des animaux* et *La génération des animaux*, ainsi que quelques traités mineurs) resteront sans égal jusqu'au XVII^e siècle. Indissociable de sa production philosophique, ils mettent en œuvre une étude fondée autant que possible sur l'observation directe des physiologies animales, et sur la constitution d'un système, notamment dans l'étude comparée des différents organes. Aristote décrit en tout une soixantaine d'insectes et nous en proposons ici deux extraits représentatifs.*

A1. L'*Histoire des animaux* : la formation des abeilles.

(ARSTT. H.A. 5, 21 ; 553ab ; trad. JBSH)

Περὶ δὲ τὴν γένεσιν τὴν τῶν μελιτῶν οὐ τὸν αὐτὸν τρόπον πάντες ὑπολαμβάνουσιν. Οἱ μὲν γάρ φασιν οὐ τίκτειν οὐδέ ὄχεύεσθαι τὰς μελίτας, ἀλλὰ φέρειν τὸν γόνον, καὶ φέρειν οἱ μὲν ἀπὸ τοῦ ἄνθους τοῦ καλλύντρου, οἱ δὲ ἀπὸ τοῦ ἄνθους τοῦ καλάμου, ἄλλοι δέ ἀπὸ τοῦ ἄνθους τῆς ἐλαίας· καὶ σημεῖον λέγουσιν ὅτι, ἀν ἐλαιῶν φορὰ γένηται, τότε καὶ ἐσμοὶ ἀφίενται πλεῖστοι. Οἱ δέ φασι τὸν μὲν τῶν κηφήνων γόνον αὐτὰς φέρειν ἀπὸ τινος ὑλῆς τῶν προειρημένων, τὸν δὲ τῶν μελιτῶν τίκτειν τοὺς ἡγεμόνας. Τῶν δὲ ἡγεμόνων ἐστὶ γένη δύο, οἱ μὲν βελτίων πυρρός, οἱ δὲ ἔτερος μέλας καὶ ποικιλώτερος, τὸ δὲ μέγεθος διπλάσιος τῆς χρηστῆς μελίτης· τὸ δὲ κάτω τοῦ διαζώματος ἔχουσιν ἡμιόλιον μάλιστα τῷ μήκει, καὶ καλοῦνται ὑπό τινων μητέρες ὡς γεννῶντες. Σημεῖον δὲ λέγουσιν ὅτι οἱ μὲν τῶν κηφήνων ἐγγίνεται γόνος καὶ μὴ ἐνῇ ἡγεμών, οἱ δὲ τῶν μελιτῶν οὐκ ἐγγίνεται. Οἱ δέ φασιν ὄχεύεσθαι, καὶ εἶναι ἀρρεναῖς μὲν τοὺς κηφήνας, θηλείας δὲ τὰς μελίτας. Ἐστι δὲ τῶν μὲν ἄλλων ἡ γένεσις ἐν τοῖς κοίλοις τοῦ κηρίου, οἱ δέ γ' ἡγεμόνες γίνονται κάτω πρὸς τῷ κηρίῳ, ἀποκρεμάμενοι χωρίς, ἐξ ἣν ἔπτα, ἐναντίως τῷ ἄλλῳ γόνῳ πεφυκότες. Κέντρον δ' αἱ μὲν μέλιτται ἔχουσιν, οἱ δὲ κηφήνες οὐκ ἔχουσιν· οἱ δὲ βασιλεῖς καὶ ἡγεμόνες ἔχουσι μὲν κέντρον, ἀλλ' οὐ τύπτουσι, διὸ ἐνιοὶ οὐκ οἰονται ἔχειν αὐτούς.

La génération des abeilles n'est pas expliquée de la même manière par tout le monde¹⁶. Les uns prétendent que l'abeille ne conçoit pas et ne s'accouple pas, mais qu'elle porte en elle sa semence, et qu'elle la prend, soit sur la fleur du Kallyntre, selon les uns, soit sur la fleur du roseau, selon d'autres, soit même sur la fleur de l'olivier, selon d'autres encore. En preuve de cette dernière hypothèse, on fait remarquer que les essaims d'abeilles sont d'autant plus nombreux que les oliviers portent davantage de fleurs. D'autres, soutiennent que les abeilles recueillent la semence des bourdons, sur une des matières qu'on vient de nommer, et que cette semence produit les chefs des abeilles. Ces chefs sont de deux sortes : l'un qui est le principal est roux ; l'autre est noir et plus bariolé. Celui-là est le double de la grosseur de l'abeille ouvrière. La partie de leur corps au-dessous du corselet est à peu près une fois et demie la longueur du reste. On les appelle quelquefois les mères, parce qu'on croit qu'elles produisent. Ce qui le prouve, à ce qu'on dit, c'est qu'il peut y avoir génération de bourdons, sans qu'il y ait de chefs et qu'il n'y a pas de génération d'abeilles. On prétend aussi qu'il y a un accouplement, les bourdons étant les mâles, et les abeilles étant les femelles. Les autres abeilles naissent dans les alvéoles du gâteau de cire ; les chefs naissent en bas sous ce gâteau, séparément, suspendus à ce gâteau, au nombre de six

¹⁶ Cette incompréhension parcourt toute l'Antiquité : cf. ci-dessous le texte V.C ; on voit également dans le texte de Virgile (V.B) que la reine des abeilles est systématiquement prise pour un mâle.

ou sept, et dans une position toute contraire à celles des autres abeilles. Les abeilles ont un aiguillon ; les bourdons n'en ont pas. Les rois et les chefs ont bien un aiguillon aussi ; mais ils ne piquent pas avec cette arme ; et c'est là ce qui a donné quelquefois à croire qu'en effet ils n'ont pas du tout d'aiguillon.

A2. *Les parties des animaux : les cigales.*

(ARSTT. P.A. 4, 5, 37 ; 682a ; trad. JBSH)

Τὸ δὲ τῶν τεττίγων γένος ιδίαν ἔχει μάλιστα τούτων φύσιν· τὸ γὰρ αὐτὸ μόριον ἔχει στόμα καὶ γλῶτταν συμπεφυκός, δι’ οὗ καθαπερεὶ διὰ ρίζης δέχεται τὴν τροφὴν ἀπὸ τῶν ύγρῶν· Πάντα μὲν οὖν ἐστιν ὀλιγότροφα τὰ ἔντομα τῶν ζώων, οὐχ οὕτω διὰ μικρότητα ὡς διὰ ψυχρότητα (τὸ γὰρ θερμὸν καὶ δεῖται τροφῆς καὶ πέττει τὴν τροφὴν ταχέως, τὸ δὲ ψυχρὸν ἀτροφον), μάλιστα δὲ τὸ τῶν τεττίγων γένος. Ικανὴ γὰρ τροφὴ τῶ σώματι ἡ ἐκ τοῦ σώματος ύπομένουσα ύγρότης, καθάπερ τοῖς ἐφημέροις ζώοις (γίνεται δὲ ταῦτα περὶ τὸν Πόντον), πλὴν ἐκεῖνα μὲν ζῆ μιᾶς ἡμέρας χρόνον, ταῦτα δὲ πλειόνων μὲν ἡμερῶν, ὀλίγων δὲ τούτων.

C'est la cigale qui, de toutes ces espèces, a l'organisation la plus singulière. C'est un même organe soudé qui lui sert de bouche et de langue ; et c'est une sorte de racine par où elle prend la nourriture qu'elle puise dans les liquides. Ce sont les insectes qui mangent le plus comparativement aux autres animaux, non pas tant à cause de leur petitesse qu'à cause de leur froideur ; car la chaleur a besoin d'aliments, et elle les cuît très vite, tandis que le froid ne nourrit pas bien. Mais à cet égard, la cigale se distingue très spécialement. Son corps se contente de l'humidité qui provient de l'air, comme les éphémères que voit naître le Pont-Euxin, si ce n'est que ces derniers ne vivent que l'espace d'une seule journée, tandis que les cigales vivent davantage de jours, tout en n'en vivant encore que fort peu.

B. VIRGILE (70-19 a.C.) – La cité des abeilles.

(VIRG. G. 4, 159-190 ; trad. MR)

Nunc age, naturas apibus quas Iuppiter ipse addidit, expediam, pro qua mercede canoros Curetum sonitus crepitantiaque aera secutae Dictaeo caeli regem pauere sub antro.
Solae communes natos, consortia tecta urbis habent magnisque agitant sub legibus [aeuum,
et patriam solae et certos nouere penates,
uenturaeque hiemis memores aestate laborem
experiuntur et in medium quae sita reponunt.
Namque aliae uictu inuigilant et foedere pacto
exercentur agris ; pars intra saepta domorum
Narcissi lacrimam et lentum de cortice gluten
prima fauis ponunt fundamina, deinde tenaces
suspendunt ceras : aliae spem gentis adultos
educunt fetus, aliae purissima mella
stipant et liquido distendunt nectare cellas.
Sunt quibus ad portas cecidit custodia sorti,
inque uicem speculantur aquas et nubila caeli
aut onera accipiunt uenientum aut agmine facto
ignauum fucus pecus a praesepibus arcent.

Maintenant allons ! Je vais exposer les instincts merveilleux dont Jupiter lui-même a doté les abeilles, en récompense d'avoir, attirées par les bruyants accords et les retentissantes cymbales des Curètes, nourri le roi du ciel dans l'antre de Dicté. Seules, elles élèvent leur progéniture en commun, possèdent des demeures indivises dans leur cité, et passent leur vie sous de puissantes lois ; seules, elles connaissent une patrie et des pénates fixes ; et, prévoyant la venue de l'hiver, elles s'adonnent l'été au travail et mettent en commun les trésors amassés. Les unes, en effet, veillent à la subsistance, et, fidèles au pacte conclu, se débènent dans les champs ; les autres, restées dans les enceintes de leurs demeures, emploient la larme du narcisse et la gomme gluante de l'écorce pour jeter les premières assises des rayons, puis elles y suspendent leurs cires compactes ; d'autres font sortir les adultes, espoir de la nation ; d'autres épaisissent le miel le plus pur et gonflent les alvéoles d'un limpide nectar. Il en est à qui le sort a dévolu de monter la garde aux portes de

<p>Feruet opus, redolentque thymo fragrantia [mella.</p>	<p>la ruche ; et, tour à tour, elles observent les eaux et les nuées du ciel, ou bien reçoivent les fardeaux des arrivantes, ou bien encore, se formant en colonne, repoussent loin de leurs brèches la paresseuse troupe des frelons. C'est un effervescent travail, et le miel embaumé exhale l'odeur du thym. Ainsi, quand les Cyclopes se hâtent de forger les foudres avec des blocs malléables, les uns, armés de soufflets en peau de taureaux, reçoivent et restituent les souffles de l'air ; les autres plongent dans un bassin l'airain qui siffle ; l'Etna gémit sous le poids des enclumes ; eux lèvent de toutes leurs forces et laissent retomber leurs bras en cadence, et, avec la tenaille mordante, tournent et retournent le fer ; de même, s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, les abeilles de Cécrops sont tourmentées d'un désir inné d'amasser, chacune dans son emploi. Les plus vieilles sont chargées du soin de la place, de construire les rayons, de façonner les logis dignes de Dédales ; les plus jeunes rentrent fatiguées, à la nuit close, les pattes pleines de thym ; elles butinent, de ça, de là, sur les arbousiers et les saules glauques et le daphné et le safran rougeâtre et le tilleul onctueux, et les sombres hyacinthes. Souvent aussi, dans leurs courses errantes, elles se brisent les ailes contre des pierres dures, et vont jusqu'à rendre l'âme sous leur fardeau, tant elles aiment les fleurs et sont glorieuses de produire leur miel. Toutes se reposent de leurs travaux en même temps, toutes reprennent leur travail en même temps. Le matin, elles se ruent hors des portes ; aucune ne reste en arrière ; puis quand le soir les invite à quitter enfin les plaines où elles butinent, alors elles regagnent leurs logis, alors elles réparent leurs forces. Un bruit se fait entendre ; elles bourdonnent autour des bords et du seuil ; puis, quand elles ont pris place dans leurs chambres, le silence se fait pour toute la nuit, et un sommeil bien gagné s'empare de leurs membres las.</p>
<p>ac ueluti lentis Cyclopes fulmina massis cum properant, alii taurinis follibus auras accipiunt redduntque, alii stridentia tingunt aera lacu ; gemit impositis incudibus Aetna ; illi inter sese magna ui bracchia tollunt</p>	
<p>in numerum uersantque tenaci forcipe ferrum : non aliter, si parua licet componere magnis, Cecropias innatus apes amor urget habendi, munere quamque suo. Grandaeuis oppida curae et munire fauos et daedala fingere tecta.</p>	
<p>At fessae multa referunt se nocte minores, crura thymo plenae ; pascuntur et arbuta passim et glaucas salices casiamque crocumque [rubentem</p>	
<p>et pinguem tiliam et ferrugineos hyacinthos. Omnibus una quies operum, labor omnibus [unus :</p>	
<p>mane ruunt portis ; nusquam mora ; rursus [easdem uesper ubi e pastu tandem decedere campis admonuit, tum tecta petunt, tum corpora [curant ;</p>	
<p>fit sonitus, mussantque oras et limina circum. Post, ubi iam thalamis se composuere, siletur in noctem fessosque sopor suus occupat artus.</p>	

C. PLINE L'ANCIEN (23-79 p.C.) – La reproduction des abeilles.

(PLIN. *Hist.* 11, 46 sqq ; trad. EL)

Fetus quonam modo progenerarent, magna inter eruditos et subtilis fuit quaestio. apium enim coitus uisus est numquam. Plures existimauere ore configi floribus compositas apte atque utiliter ; aliqui coitu unius, qui rex in quoque appelletur examine : hunc esse solum marem, praecipua magnitudine, ne fatiscat ; ideo fetum sine eo non edi, apesque reliquas tamquam marem feminas comitari, non tamquam ducem. quam probabilem alias sententiam fucorum prouentus coarguit. quae enim ratio, ut idem coitus imperfectos generaret alios ? 47 Propior uero prior existimatio fieret, ni rursus alia difficultas occurreret.

Quippe nascuntur aliquando in extremis fauis apes grandiores, quae ceteras fugant. Oestrus uocatur hoc malum, quonam modo nascens, si ipsae fingunt ? 48 Quod certum est, gallinarum modo incubant. Id, quod exclusum est, primo uermiculus uidetur candidus, iacens transuersus adhaerensque ita ut pars cerae uideatur. Rex statim mellei coloris, ut electo flore ex omni copia factus, neque uermiculus, sed statim pinniger. Cetera turba cum formam capere coepit, nymphae uocantur, ut fuci sirenæ aut cephenes. 49 Si quis alterutris capita demat prius quam pinnas habeant, pro gratissimo sunt pabulo matribus. Tempore procedente instillant cibos atque incubant, tum maxime murmurantes, caloris, ut putant, faciendi gratia necessarii excludendis pullis, donec ruptis membranis, quae singulos cingunt, ouorum modo uniuersum agmen emergat. Spectatum hoc Romae consularis cuiusdam surburbano, aluis cornu lanternae tralucido factis. 50 Fetus intra XLV diem peragitur. Fit in fauis quibusdam qui uocatur clausus, amarae duritia cerae, cum fetum inde non eduxere morbo aut ignauia aut infecunditate naturali ; hic est abortus apium. protinus autem educti operantur quadam disciplina cum matribus, regemque iuuenem aequalis turba comitatur. reges plures inchoantur, ne desint. 51 Postea ex his suboles cum adulta esse coepit, concordi suffragio deterrimos necant, ne distrahant agmina. Duo autem genera eorum : melior rufus, deterior niger uariusque. Omnibus forma semper egregia et duplo quam ceteris maior, pinnae breuiores, crura recta, ingressus celsior, in fronte macula quodam diademate candicans. Multum etiam nitore a uolgo differunt.

<1> La génération des abeilles a été parmi les savants un objet de grandes controverses et de recherches subtiles ; en effet, on ne les a jamais vues s'accoupler. Plusieurs ont pensé qu'elles devaient naître de fleurs artistement arrangées pour cette destination : quelques-uns admettent qu'elles proviennent de l'accouplement d'un seul individu qui est appelé roi dans chaque essaim ; qu'il est le seul mâle ; qu'il l'emporte par la taille pour qu'il ne s'épuise pas ; qu'aussi nulle progéniture n'est produite sans lui ; que les autres abeilles sont des femelles qui l'accompagnent en sa qualité de mâle, et non de chef. Cette opinion, du reste probable, est réfutée par la génération des bourdons. Comment, en effet, se pourrait-il que le même accouplement produisît des individus parfaits et des individus imparfaits ? L'opinion que j'ai rapportée la première serait plus vraisemblable, s'il ne s'y présentait une difficulté différente : en effet, il naît quelquefois à l'extrême des rayons des abeilles plus grosses, qui mettent les autres en fuite ; cette espèce nuisible s'appelle oestrus. Comment naît-elle, si les abeilles façonnent elles-mêmes leur progéniture ? <2> Un fait certain, c'est qu'elles couvent à la manière des poules : ce qui éclôt présente d'abord l'apparence d'un vermissois blanc, couché en travers, et tellement adhérent à la cire, qu'il en paraît être une partie intégrante. Le roi est, dès le premier temps, de la couleur du miel, comme étant formé du choix de toutes les fleurs ; ce n'est pas un vermissois, et tout d'abord il a des ailes. Les autres abeilles, quand elles commencent à prendre une forme, s'appellent nymphes, comme les bourdons se nomment sirènes ou céphènes. Si on ôte la tête à l'une ou à l'autre espèce avant qu'elles aient des ailes, le reste du corps est le mets le plus agréable pour les mères. Au bout de quelque temps elles leur instillent de la nourriture, et elles les couvent en bourdonnant très fort, pour produire, pense-t-on, la chaleur qui est nécessaire à l'éclosion des petits. Enfin, les membranes qui les enveloppent, comme l'œuf enveloppe le poussin, se rompent, et toute l'armée paraît à la lumière. <3> Cela a été vu aux environs de Rome, à la campagne d'un consulaire qui avait fait des ruches avec la corne transparente des lanternes. Les petits ont pris tout leur développement en quarante-cinq jours. Dans certains rayons il se forme ce qu'on appelle le clou ; c'est une cire dure et amère qu'on rencontre quand elles n'ont pas mené à bien leur couvain, soit par maladie, soit par paresse, soit par une stérilité naturelle ; c'est l'avortement des abeilles. Les petits, aussitôt après leur éclosion, travaillent avec les mères comme pour se former ; leur jeune roi est accompagné d'un essaim de son âge. <4> Les abeilles, dans la crainte de manquer de rois, en élèvent plusieurs ; puis, quand la progéniture royale

commence à grandir, elles s'accordent unanimement pour mettre à mort les plus mauvais, de peur qu'ils ne soient une cause de discorde. Il y en a de deux sortes ; le meilleur est noir et tacheté. Tous ces rois ont toujours une forme distinguée ; ils sont deux fois plus gros que les autres, leurs ailes sont plus courtes, leurs pattes sont droites, leur démarche est plus fière, et sur le front ils ont une tache blanche en forme de diadème : ils diffèrent beaucoup aussi du vulgaire par leur éclat.

D. PLUTARQUE (46-125 p.C.) – La perfection de l'organisation des fourmis¹⁷.

(PLUT. *Moralia* 63 Estienne, 967d-f ; trad. DR)

[ΑΡΙΣΤΟΤΟΜΟΣ] Τὰς δὲ μυρμήκων οἰκονομίας καὶ παρασκευὰς ἐκφράσαι μὲν ἀκριβῶς ἀμήχανον, ὑπερβῆναι δὲ παντελῶς ὀλίγωρον· οὐδὲν γὰρ οὕτω μικρὸν ἡ φύσις ἔχει μειζόνων καὶ καλλιόνων κάτοπτρον, ἀλλ' ὥσπερ ἐν σταγόνι καθαρᾶ πάστης ἔνεστιν ἀρετῆς ἔμφασις· « ἐνθ' ἔνι μὲν φιλότης » τὸ κοινωνικόν, ἔνι δ' ἀνδρείας εἰκὼν τὸ φιλόπονον, ἔνεστι δὲ πολλὰ μὲν ἐγκρατείας σπέρματα πολλὰ δὲ φρονήσεως καὶ δικαιοσύνης. Ο μὲν οὖν Κλεάνθης ἔλεγε, καίπερ οὐ φάσκων μετέχειν λόγου τὰ ζῷα, τοιαύτη θεωρίᾳ παρατυχεῖν μύρμηκας ἐλθεῖν ἐπὶ μυρμηκιὰν ἐτέραν μύρμηκα νεκρὸν φέροντας ἀνιόντας οὖν ἐκ τῆς μυρμηκιᾶς ἐνίους οἶον ἐντυγχάνειν αὐτοῖς καὶ πάλιν κατέρχεσθαι· καὶ τοῦτο δις ἡ τοῖς γενέσθαι· τέλος δὲ τοὺς μὲν κάτωθεν ἀνενεγκεῖν ὥσπερ λύτρα τοῦ νεκροῦ σκάληκα, τοὺς δ' ἐκεῖνον ἀραμένους ἀποδόντας δὲ τὸν νεκρὸν οἴχεσθαι. Τῶν δὲ πᾶσιν ἔμφανῶν ἡ τε περὶ τὰς ἀπαντήσεις ἔστιν εὐγνωμοσύνη, τῶν μηδὲν φερόντων τοῖς φέρουσιν ἔξιστα μένων ὄδοιν καὶ παρελθεῖν διδόντων· αἱ τε τῶν δυσφόρων καὶ δυσπαρακομίστων διαβρώσεις καὶ διαιρέσεις, ὅπως εὐβάστακτα πλείσι γένηται.

Quant aux provisions et à l'économie des fourmis, il est impossible d'en donner exactement les détails ; mais de n'en rien dire, ce serait une négligence impardonnable. Il n'est point dans la nature de miroir aussi petit des plus grandes et des plus belles choses ; c'est une goutte d'eau pure et limpide où sont représentées toutes les vertus. Là brillent l'amitié, la sociabilité, le courage, la patience dans les travaux, et des traits multipliés de tempérance, de prudence et de justice. Le philosophe Cléanthe, qui soutient d'ailleurs que les animaux n'ont pas de raison, dit avoir été témoin du fait suivant. Il vit des fourmis se rendre à une autre fourmilière que la leur, portant le corps mort d'une fourmi. À l'instant plusieurs fourmis sortirent à leur rencontre, et après avoir paru conférer ensemble, elles rentrèrent ; après plusieurs allées et venues, elles apportèrent enfin un ver comme pour la rançon du mort ; les premières remirent le corps, emportèrent le ver et se retirèrent. Au reste, c'est un spectacle qu'on a tous les jours sous les yeux que leur complaisance mutuelle quand elles se rencontrent : celles qui ne portent rien cèdent la place à celles qui sont chargées ; lorsque le fardeau est trop lourd à porter, elles le rognent et le divisent, afin qu'ainsi partagé, elles puissent le voiturer plus facilement.

E. LUCIEN DE SAMOSATE (120-180 p.C.) – La mouche, nouvelle héroïne.

(LUC. *Musc.* 5-6 et 12 ; trad. ET)

Σύνεσιν δὲ οὐ μικρὰν αὐτῆς εἰπεῖν ἔχω, ὅπόταν τὸν ἐπίβουλον καὶ πολέμιον αὐτῇ τὸν ἀράχνην διαδιδράσκῃ· λοχῶντά τε γὰρ ἐπιτηρεῖ καὶ ἀντίον αὐτῷ ὁρᾶ ἐκκλίνουσα τὴν ὄρμήν, ὡς μὴ ἀλίσκοιτο σαγηνευθεῖσα καὶ περιπεσοῦσα ταῖς τοῦ θηρίου πλεκτάναις. Τὴν μὲν γὰρ ἀνδρίαν καὶ τὴν ἀλκὴν αὐτῆς οὐχ ἡμᾶς χρὴ λέγειν, ἀλλ' ὃς μεγαλοφανότατος τῶν ποιητῶν Ὄμηρος· τὸν γὰρ ἄριστον τῶν ἡρώων ἐπαινέσαι ζητῶν οὐ λέοντι ἡ παρδάλει ἡ υἱὴ τὴν ἀλκὴν αὐτοῦ εἰκάζει, ἀλλὰ τῷ θάρσει τῆς μυίας καὶ τῷ

¹⁷ Sur le *De sollertia animalium*, cf. ci-dessus le chapeau du texte I.B.

ἀτρέστω καὶ λιπαρεῖ τῆς ἐπιχειρήσεως· οὐδὲ γὰρ θράσος ἀλλὰ θάρσος φησὶν αὐτῆς προσεῖναι. Καὶ γὰρ εἰργομένη, φησίν, ὅμως οὐκ ἀφίσταται, ἀλλ᾽ ἐφίεται τοῦ δήγματος. [...] Οὕτω δὲ ἴσχυρά ἔστιν, ὥσθ' ὀπόταν τι δάκνῃ, τιτρώσκει οὐκ ἀνθρώπου δέρμα μόνον, ἀλλὰ καὶ βοὸς καὶ ἵππου, καὶ ἐλέφαντα λυπεῖ ἐξ τὰς χόντιδας αὐτοῦ παρεισδυομένη καὶ τῇ αὐτῆς προνομαίᾳ κατὰ λόγον τοῦ μεγέθους ἀμύσσουσα. [...] Πολλὰ δ' ἔτι ἔχων εἰπεῖν καταπαύσω τὸν λόγον, μὴ καὶ δόξω κατὰ τὴν παροιμίαν ἐλέφαντα ἐκ μυίας ποιεῖν.

Pour prouver que son intelligence [sc. celle de la mouche] est loin d'être bornée, il me suffit de dire qu'elle sait éviter les pièges que lui tend l'araignée, sa plus cruelle ennemie. Celle-ci se place en embuscade, mais la mouche la voit, l'observe, et détourne son essor pour ne pas être prise dans les filets et ne pas tomber entre les pattes de cette bête cruelle. À l'égard de sa force et de son courage, ce n'est point à moi qu'il appartient d'en parler, c'est au plus sublime des poètes, à Homère. Ce poète, voulant faire l'éloge d'un de ses plus grands héros, au lieu de le comparer à un lion, à une panthère, ou à un sanglier, met son intrépidité et la constance de ses efforts en parallèle avec l'audace de la mouche, et il ne dit pas qu'elle a de la jactance, mais de la vaillance. C'est en vain, ajoute-t-il, qu'on la repousse, elle n'abandonne pas sa proie, mais elle revient à sa morsure. [...] La mouche est tellement forte, que tout ce qu'elle mord, elle le blesse. Sa morsure ne pénètre pas seulement la peau de l'homme, mais celle du cheval et du bœuf. Elle tourmente l'éléphant, en s'insinuant dans ses rides, et le blesse avec sa trompe autant que sa grosseur le lui permet. [...] Je pourrais ajouter encore bien des traits à cet éloge ; mais je m'arrête, de peur de paraître vouloir, comme dit le proverbe, faire d'une mouche un éléphant.

F. APULÉE (125-170 p.C.) – Les fourmis aident Psyché à trier les graines.

(APUL. M. 6, 11 ; trad. MN)

His editis [Venus] involat eam vestemque plurifariam diloricat capilloque discisso et capite conquassato graviter affligit, et accepto frumento et hordeo et milio et papavere et cicere et lente et faba commixtisque acervatim confusisque in unum grumulum sic ad illam : « Videris enim mihi tam deformis ancilla nullo alio sed tantum sedulo ministerio amatores tuos promereri : jam ergo et ipsa frugem tuam periclitabor. Discerne seminum istorum passivam congeriem singulisque granis rite dispositis atque seiugatis ante istam vesperam opus expeditum approbato mihi. » Sic assignato tantorum seminum cumulo ipsa cenea nuptialis concessit. Nec Psyche manus admolitur inconditae illi et inextricabili moli, sed immanitate paecepti consternata silens obstupescit. Tunc formicula illa parvula atque ruricola certa difficultatis tantae laborisque miserta contubernalis magni dei socrusque saevitiam execrata discurrens naviter convocat corrogatque cunctam formicarum accalarum classem : « Miseremini terrae omniparentis agiles alumnae, miseremini et Amoris uxori puellae lepidae periclitanti prompta velocitate succurrite. » Ruunt aliae superque aliae sepedum populorum undae summoque studio singulae granatim totum digerunt aceruum separatimque distributis dissitisque generibus e conspectu perniciter abeunt. Sed initio noctis e convivio nuptiali vino madens et fragrans balsama Venus remeat totumque revincta corpus rosis micantibus, visaque diligentia miri laboris : « Non tuum », inquit « nequissima, nec tuarum manuum istud opus, sed illius cui tuo immo et ipsius malo placuisti », et frusto cibarii panis ei projecto cubitum facessit.

En proférant ces mots, [Vénus] s'élance sur la pauvre Psyché, met sa robe en pièces, lui arrache les cheveux, et lui meurtrit de coups la tête. Ensuite elle se fait apporter du froment, de l'orge, du millet, de la graine de pavots, des pois, des lentilles et des fèves. Elle mêle et confond le tout, et s'adressant à sa victime : « Une servante, une créature si disgraciée doit être une habile personne pour avoir su se faire si bien venir. Eh bien ! je veux essayer ton savoir-faire. Tu vois cet amas de graines confondues ? tu vas me trier tout, séparer chaque espèce, et en faire autant

de tas. Je te donne jusqu'à ce soir pour m'expédier cette tâche. » Et, après lui avoir taillé cette belle besogne, la déesse sort pour se rendre à un repas de noces. Psyché ne songe pas même à mettre la main à ce chaos inextricable. Elle reste immobile et stupéfaite d'une exigence aussi extravagante. Alors la fourmi, chétive habitante des champs, qui pouvait si bien apprécier la difficulté d'une semblable tâche, prend en pitié l'épouse d'un dieu, qu'elle y voit impitoyablement condamnée. Tout indignée de cet acte de marâtre, elle court convoquer le ban des fourmis de son quartier. « Soyez compatissantes, filles alertes de la terre ; vite au travail ! une femme aimable, l'épouse de l'Amour, a besoin de vos bons offices. » Aussitôt la gent aux mille pieds de se ruer, de se trémousser par myriades. En un clin d'œil tout cet amas confus est divisé, classé par espèces, distribué en autant de tas distincts ; et zeste, tous les travailleurs ont disparu. Vers le soir, Vénus revient de la fête, échauffée par les rasades, arrosée de parfums et couverte de guirlandes de roses. Elle voit avec quel soin merveilleux la tâche a été remplie : « Ce n'est pas toi, coquine, crie-t-elle, qui as fait cette besogne. J'y reconnaiss la main de celui à qui tu as trop plu, pour ton malheur et pour le sien. » Là-dessus, elle jette à Psyché un morceau de pain, et va se mettre au lit.

Liste des traducteurs	
AT/AT = Auguste et Alphonse Trognon. Paris : Garnier, [s.d].	MD/JR = M. Dufour et J. Raison. Paris : Garnier, 1935.
DR = Abbé D. Ricard. Paris : Firmin-Didot, 1883.	MJ = M. Jasinski. Paris : Garnier, 1935.
EG = E. Grapin. Paris : Picard, 1903.	MN = M. Nisard. Paris : Firmin-Didot, 1853.
EL = É. Littré. Paris : collection des auteurs latins, 1877.	MN = M. Nisard. Paris : Firmin-Didot, 1860.
ET = E. Talbot. Paris : Hachette, 1866.	MN = M. Nisard. Paris : Firmin-Didot, 1865.
FCL/JBS = Fr.-Ch. Liskenne et J.-B. Sauvan. Paris : Anselin, 1835.	MN = M. Nisard. Paris : J.-J. Dubochet, 1838.
HC = H. Clouard. Paris : Classiques Garnier, 1935.	MR = M. Rat. Paris : Garnier, 1931.
JSBH = J. Barthélémy Saint-Hilaire. Paris : Hachette, 1883.	PC = P. Chantraine. Paris : Les Belles Lettres, 1927. PC = P. Chantraine. Paris : © Les Belles Lettres, 1927.
LDB = L. Du Bois. Paris : Bibliothèque latine-française, seconde série, 1844.	PHL = P. H. Larcher. Paris : Lefèvre & Charpentier, 1842.
LL = Leconte de Lisle. Paris, Lemerre, 1867.	VGR = V. Gitton-Ripoll. Paris : © Les Belles Lettres, 2019.
MC/MB = M. Charpentier et M. Blanchet. Paris : Garnier, 1927.	VVA/NAD/JM = V. Verger, N.-A. Dubois et J. Mangeart. Paris : Garnier, 1864.
MCD = M. Cabaret-Dupaty. Paris : Garnier, 1893.	

Liste par auteur			
Ammien Marcellin	IV.O	<i>Mulomedicina Chironis</i>	II.M.1
Apulée	V.F	<i>Mulomedicina Pelagonii</i>	II.M.3
Aristote	V.A.1 et 2	<i>Mulomedicina Vegetii</i>	II.M.2
Arrien	II.J, IV.J	Ovide	II.D
Aulu-Gelle	IV.K	Pélagonius	voir <i>Mulomedicina Pelagonii</i>
Ausone	III.D, IV.N	Pline l'Ancien	III.B, IV.D, IV.E.1 à 4, IV.F, V.C
Catulle	II.C	Pline le Jeune	III.C
Claudien	III.E	Plutarque	I.B, II.I, V.D
Columelle	II.E.1, II.E.2	Quinte-Curce	II.K
Cuvier (Georges)	I.A	Stace	II.F, IV.I
Eusèbe de Césarée	IV.L	Suétone	II.L
Hérodote	II.B, III.A	Tite-Live	IV.C.1 à 4,
Homère	II.A, IV.A, IV.B	Végèce	voir <i>Mulomedicina Vegetii</i>
Lucien	V.E	Virgile	V.B
Martial	II.G, II.H, IV.G.1 à 7, IV.H		